

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

L'IMAGINATION

(SUITE)

L'Imagination scientifique

I

Si les hommes dits *positifs* se vantent, on ne sait trop pourquoi, car la prétention n'en vaut guère la peine, de n'avoir pas d'imagination, les savants et en particulier les mathématiciens ne se font pas faute de s'adresser le même compliment. On dirait vraiment, à les entendre, que les sciences dont ils s'occupent soient l'expression absolue de la raison, sans qu'aucune autre faculté d'aucune espèce ait de rôle à y jouer ni de part à y prétendre. C'est ainsi qu'ils font sonner bien haut cette expression de *sciences exactes*, dont ils se sont attribué l'orgueilleux monopole. On dirait, à les entendre, qu'ils se sont réservé toute vérité et toute certitude.

Cependant, si les sciences mathématiques en particulier arrivent à cette précision de résultats que chacun sait, c'est uniquement parce que l'objet même qu'elles étudient est en dehors de la nature des choses réelles et réduit à des considérations purement abstraites. Le triangle, la ligne, la figure géométrique, représentent des surfaces idéales et absolument sans épaisseur : ce qu'on appelle *solide* dans le langage de la géométrie n'est pas autre chose que la contradiction la plus formelle de ce terme, puisque le solide géométrique possède les trois dimensions à la façon des corps réels, mais sans présenter comme eux la résistance, la plénitude, la continuité, la faculté d'occuper l'espace autrement que d'une façon purement conventionnelle.

Bien loin que l'imagination soit bannie des mathématiques, on reconnaît, au contraire, qu'elle seule fournit les données premières sur lesquelles repose la science elle-même. Lorsque le professeur dessine une figure sur le tableau et conduit une ligne du point A au point B, ligne dont il explique la nature et qui, d'après lui, est constituée par une longueur sans aucune largeur et sans aucune épaisseur, il n'a point assurément la prétention de réaliser rien de pareil. Son seul et unique but, comme il l'explique très-pertinemment, est d'amener l'élève à concevoir par la pensée la ligne ou la figure dont il définit les éléments. Cette conception est du domaine exclusif de l'imagination ; elle relève de son action propre ; et ce qu'on dit ici de la géométrie, on peut, sans qu'il soit besoin d'explication nouvelle, l'appliquer soi-même aux autres sciences exactes sur lesquelles on aurait des notions, même les plus élémentaires. C'est ainsi que le nombre séparé de toute quantité réelle, ou, comme on l'enseigne dans les plus humbles de nos écoles primaires, le nombre ou la quantité abstraite, distraite du nombre ou de la quantité concrète, n'a plus rien à démêler avec les réalités sensibles, avec les objets eux-mêmes qui se comptent, se mesurent et se pèsent. Ce sont de pures représentations mentales qu'un premier travail d'abstraction a d'abord mises à part des réalités sensibles, et dans lesquelles l'imagination, souveraine maîtresse de leurs combinaisons et de leurs transformations, se joue, au gré de sa puissance, tantôt pour en formuler les lois intimes, et tantôt pour en faire sortir les réponses cachées.

II

Si l'objet même des sciences exactes n'existe véritablement et n'est d'abord conçu, à l'origine, que par un effort nécessaire de l'imagination, cette même faculté tient une place et joue un rôle bien autrement important dans les résultats que la science poursuit.

Il n'est pas besoin d'avoir fait aucune étude d'aucune sorte, ni d'avoir par devers soi, même l'ombre d'une connaissance scientifique, pour saisir de la façon la plus péremptoire le rôle de l'imagination scientifique dans ce qu'on appelle la solution d'un problème. Visiblement, lorsqu'on est à la recherche d'une grandeur ou d'une quantité inconnue, c'est par l'imagination seule qu'on est en mesure de se la représenter, et par le raisonnement qu'on devient capable d'y aboutir. Qu'il s'agisse des problèmes les plus compliqués ou, au contraire, des questions les plus simples, le procédé demeure le même, et la faculté à laquelle on doit avoir recours ne change pas. Quelque aisées, quelque bizarres ou quelque ardues que puissent être les dispositions prises par le testateur pour régler la répartition de son héritage, au fond, la question demeure la même ; il s'agit de trouver un chiffre exact qui représente la quote part de chaque donataire en fonction du nombre exprimant la totalité de la succession. De même, dans un problème de géométrie, lorsqu'on vous propose d'installer dans un espace défini un certain nombre de figures dont on vous donne les dimensions, lorsqu'on vous demande une ligne qui réponde à certaines conditions posées par l'énoncé, il est bien évident que l'imagination est appelée à jouer le rôle principal et à découvrir la solution du problème. Toute l'algèbre, et on pourrait le dire, toutes les mathématiques reposent sur ce procédé : qu'on se figure la question résolue et qu'on représente par la lettre X, ce résultat inconnu sur lequel on raisonne, qu'on soumet à des opérations diverses, comme si on l'avait en effet à sa disposition. Il suffit d'écouter un moment une leçon de géométrie et de suivre un professeur démontrant un théorème au moyen d'une construction, pour entendre des paroles semblables à celles-ci : — « Traçons une ligne idéale entre le sommet A et le sommet B. — Opérons par la pensée la superposition de deux figures suivant la ligne CD. — Concevons la ligne XY prolongée à l'infini. »

L'imagination offre de telles ressources et se prête à de telles complaisances, qu'on ne craint pas de lui demander, même des hypothèses qu'il n'est pas possible de se figurer raisonnablement. S'il s'agit, par exemple, de démontrer que du point A, situé en dehors de la ligne BC, on ne peut mener sur cette ligne qu'une seule perpendiculaire, le géomètre, pour établir son théorème, ne reculera point devant la nécessité de commencer

ainsi : « Supposons qu'en dehors de la perpendiculaire AD on en puisse abaisser une seconde A'D'... » Il suffit d'avoir sous la main la première feuille de papier venue, pour se convaincre qu'aucune représentation graphique, quelque ingénieuse qu'on la suppose, ne saurait figurer par aucune image convenable deux perpendiculaires abaissées d'un point sur une ligne ; et si l'on veut un autre exemple plus frappant, c'est également une des propositions fondamentales de la géométrie, qu'une ligne droite ne saurait couper un cercle en plus de deux points. Ce théorème se démontre couramment par la supposition d'une ligne qui rencontrerait ce même cercle en un troisième point.

Or, il suffit, si l'on veut me permettre cette expression d'enfant, de tracer un rond sur le papier pour se convaincre du premier coup d'œil que jamais une aiguille à tricoter ne viendra à bout de couper ce cercle en trois endroits ; et cependant, pour établir scientifiquement cette vérité au moyen d'une démonstration rigoureuse, on ne craint pas de partir d'une supposition absolument inconcevable aux sens et irréalisable dans la pratique, tant l'imagination du savant est de composition facile, tant elle se prête avec commodité à des suppositions que, partout ailleurs, on ne craindrait pas d'appeler extravagantes.

III

Les sciences physiques, chimiques et naturelles, en dépit de leur prétention plus marquée peut-être encore, ne laissent pas de faire dans la pratique de leur méthode, une place plus importante encore à l'imagination. Il ne faudrait peut-être pas se risquer sans précautions à soutenir cette thèse devant quelque naturaliste ou devant quelque physicien. Ces messieurs, en effet, plus que personne encore, peut-être, ont la prétention de ne sortir jamais de la stricte étude des réalités. Pour eux, tout s'analyse au creuset, tout se détaille au microscope, tout se vérifie à la balance. Il semble, à les entendre, que les sciences d'observation soient une pure photographie et qu'elles se bornent à décrire ou à résumer des faits.

Si ces prétentions étaient fondées, si la physique et la chimie se trouvaient ainsi réduites à de pures descriptions, ce ne serait guère la peine d'instituer une science et de l'appeler de ce nom. Il suffirait de décrire ou de recommencer une expérience pour que tout fût dit ; il n'y aurait plus rien à ajouter.

Or, chacun sait qu'il y a, dans toutes les sciences, ce qu'on appelle la théorie. Lorsqu'on met un nouveau corps en présence d'un corps binaire, c'est-à-dire composé de deux éléments, on ne se contente point de constater purement et simplement la désagrégation et la reconstitution

qui s'opèrent à la suite l'une de l'autre. On se demande à bon droit ce qui a pu se passer à l'intérieur de ce double phénomène : on ne craint pas de représenter les molécules primitives et les atomes constitutionnels de ces corps. On se prononce, sans sourciller, sur la nature de l'action et de la réaction, située pourtant en dehors de la vue et par delà toute atteinte des sens. C'est ainsi que vous voyez à chaque instant interpréter dans des livres de physique la formation de la grêle, la naissance de la foudre, la dilatation calorifique, et une foule d'autres phénomènes aussi éclatants à apercevoir que difficiles à expliquer. Cependant, vous entendez tous les jours, le géologue vous parler de ce qui se passe dans les dernières entrailles de la terre : il vous décrit d'un regard assuré les différentes phases par lesquelles a passé la figure mobile de notre univers : il le voit tour à tour recouvert par la couche épaisse des Océans, revêtu de fougères arborescentes, peuplé d'animaux extraordinaires, ou, en remontant par delà les temps, roulant des torrents de feu, ou réduit encore à un gaz impalpable.

Est-il nécessaire de recourir ici à une argumentation pour reconnaître, dans toutes ces hypothèses, la présence de la faculté imaginative ? Je veux bien qu'elle allégué, pour se justifier, les données de l'analyse, les découvertes de l'observation, les lois les plus solides de l'induction expérimentale. Il n'en demeure pas moins qu'aide ou non, vérifiée ou non, justifiée ou non, l'imagination seule est capable de construire la théorie, et de pénétrer ainsi jusqu'à l'âme des phénomènes dont les yeux du corps n'aperçoivent que l'extérieur.

IV

J'ai une autre remarque à faire, peut-être plus délicate encore, sur le rôle que l'imagination joue dans les sciences. Je demande ici quelque attention à mes lectrices.

Chacun sait, sans avoir eu besoin de rien étudier, que la chimie et la physique ne sont point de simples collections d'expériences, qu'elles ne se réduisent point aux instruments qu'on serre dans les placards, ou aux échantillons qu'on étage sous les vitrines. Tout le monde sait, de façon à n'avoir pas même besoin d'explications à cet égard, que chacun des appareils rassemblés à grands frais dans les cabinets de physique sert à démontrer quelque une des lois de la science. C'est ainsi qu'il y a une machine pour mesurer la vitesse dans la chute des corps, une autre pour apprécier la quantité d'humidité ou d'électricité répandue dans l'air, une autre pour évaluer la pression de l'atmosphère ou le degré de la température, etc., etc. On peut ainsi prendre séparément chacun des instruments consacrés par la pratique de l'enseignement, et l'on reconnaîtra

que chacun d'eux répond de la façon la plus heureuse à la vérification expérimentale de quelque formule ou de quelque loi.

Comme on le pense bien, ces machines si compliquées et si merveilleusement appropriées à leur destination, ne se sont pas trouvées toutes seules, et ne se sont point construites par je ne sais quel miracle du hasard. Primitivement, elles ont été imaginées par leurs auteurs, pour mettre en relief quelque propriété ou quelque loi dont ils entrevoient l'existence. C'est là ce qu'on appelle d'un mot très-usité, mais peut-être imparfaitement compris, une *hypothèse*. Le grand savant, éclairé par un pressentiment de génie, démêle à travers la complexité des phénomènes une cause secrète qui préside à tout leur ensemble et qui explique toutes leurs combinaisons. Si cette cause existe comme il lui semble, et si elle porte en elle sa loi à laquelle elle obéit, on peut prévoir qu'en écartant certains obstacles opposés à son action, on verra se passer tels ou tels phénomènes que l'expérience ne saurait montrer d'elle-même. Construire une machine, c'est donc simplement imaginer un procédé pour écarter dans l'ensemble d'un phénomène général certains obstacles particuliers qui entravent la cause de l'action principale.

Un exemple très-clair.

Si tous les corps sont pesants au même titre et parce qu'il est de leur nature d'être soumis à l'action de la pesanteur, il en résulte logiquement qu'ils devraient tous tomber de la même façon et avec une vitesse égale. L'imagination n'a qu'à prendre pour point de départ ce raisonnement, et elle concevra sans peine que la résistance de l'atmosphère à des corps de densité et de surface inégales ne puisse être la même ; par où s'explique la différence de vitesse des chutes. Il suffit donc de concevoir la suppression de l'atmosphère pour réaliser l'égalité de vitesse, et c'est à quoi répond l'invention de la machine pneumatique, destinée à faire le vide. Il suffit, sur ces données, comme on fait le roman d'une existence idéale, de construire ce long tube de verre, bien connu dans les leçons de physique, tube dans lequel se trouvent renfermés des brins de plume et des fragments de plomb. On fait le vide, et on voit immédiatement le plomb et la plume parcourir d'une chute égale toute la longueur du tube. C'est ainsi que l'événement réalise ce que le raisonnement et l'imagination s'étaient réunis pour prévoir et pour combiner.

Au reste, le langage même des professeurs dans leurs leçons publiques atteste hautement la faculté à laquelle ils ont recours. En dépit de leur prétention de n'être rigoureusement que des observateurs, ils emploient à chaque instant, lorsqu'il s'agit d'établir une théorie, des expressions semblables à celles-ci : « Imaginez un appareil qui... — Représentez-vous le mouvement d'une molécule... — Figurez-vous une

certaine portion de la masse, etc., etc. » Lorsque le professeur n'a pas sous la main l'instrument dont il a besoin pour sa démonstration, il fait appel à la complaisance de ses auditeurs et leur demande de l'évoquer dans leur pensée. Visiblement, à l'époque où la machine n'existait pas encore, le premier inventeur a dû faire de sa propre inspiration un travail analogue, méditant les données du problème, il avait déjà construit l'appareil dans sa pensée, avant d'appeler le mécanicien, pour donner à cette évocation un corps palpable et une existence visible.

Les savants ne sont donc pas aussi distants des poètes qu'ils voudraient le faire croire; et en particulier, s'il est un côté par lequel ils ne diffèrent pas, c'est précisément en ce qui concerne l'usage de l'imagination. Encore une fois, cette faculté n'est pas exclusivement réservée à ceux qui hantent les régions supérieures du beau et de l'idéal. Elle prête la main aux découvertes les plus audacieuses de la science; et bien qu'elle joue un rôle subalterne, au point de vue des méthodes logiques imposées par la raison à l'humanité, elle ne laisse pas d'éclairer les âmes par des pressentiments heureux dont plusieurs doivent se transformer en découvertes inébranlables. L'imagination ressemble ainsi à ces serviteurs confiants et empressés qui, au

milieu de l'obscurité, portent le flambeau devant leur maître. Ils ne savent pas toujours eux-mêmes la route qu'ils illuminent ainsi; et cependant, sans leur secours, le voyageur le mieux instruit de la voie à suivre et le mieux renseigné sur sa destination, ne parviendrait pas à gagner le but dont il avait pourtant déterminé l'orientation.

L'imagination scientifique apparaît, sans qu'il soit besoin de le dire, comme bien supérieure à ce que nous avons dû appeler l'imagination matérialiste. Personne n'a besoin qu'on lui démontre le rôle et l'importance de la vérité; et quelque souci que nous puissions avoir ou de nos plaisirs ou de notre intérêt, nous ne saurions refuser notre admiration à l'amour désintéressé du vrai. Toutefois, ces deux formes n'épuisent point l'idée que nous pouvons avoir, ni l'étude que nous devons faire de l'imagination. L'imagination idéale, dont tant d'hommes se défient et contre laquelle ils cherchent à se débattre, nous tient de si près, que nous ne saurions venir à bout de nous en détacher. Suivant l'usage que nous en faisons, elle devient ou la tentation de notre vie ou le charme de notre cœur et la force de notre vertu.

A. RONDELET.

(La suite au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

TRAITÉ PRATIQUE DE L'ÉDUCATION MATERNELLE

PAR MONSIEUR PICHENOT

Archevêque de Chambéry

Une mère chrétienne nous avait recommandé ce livre, dont nous avons signalé la première édition; en le lisant, nous avons compris l'admiration qu'il a excitée en elle, et nous le recommandons à notre tour à celles de nos lectrices qui ont des âmes en garde et qui doivent les conduire au ciel. S'adressant aux mères, l'archevêque de Chambéry leur dit : « Une mère chrétienne sait qu'en lui » donnant des enfants, Dieu lui a donné surtout » des âmes à former, des âmes dont la destinée est » immortelle et qui s'en vont, au sortir de ce » monde dans la maison de leur éternité. Elles sont » en marche, elles arriveront bientôt; reculer est

» impossible; mais il y a deux éternités, l'une in-
» finiment heureuse, l'autre souverainement mal-
» heureuse. A laquelle ces âmes devront-elles
» aboutir? C'est vous qui devrez être leur guide,
» c'est de vous qu'elles recevront leur itinéraire,
» car les enfants sont ce qu'on les fait. »

On comprend par ces paroles le but de l'ouvrage : il est le guide de la mère, qui doit être à son tour le guide de son enfant, et si rien n'est plus pieux que ces conseils, rien n'est plus élégant, plus clair et plus simple que le style dans lequel ils sont exprimés. L'auteur prend l'enfant à son baptême, il insiste sur la nécessité de ne pas retarder ce premier sacrement, il insiste sur le choix chrétien du parrain ou de la marraine, sur le nom que l'on impose à l'enfant et qui ne doit pas être un nom de roman et de théâtre; il parle de la nécessité pour la mère de nourrir elle-même,

si elle le peut, son petit enfant, puis il en vient à cette première éducation dont la vie entière se ressent. Il la veut pure, sainte, chaste, il veut que les premières paroles enseignées à cette bouche innocente, soient le nom de Jésus et le nom de Marie, que la première action de l'enfant soit le signe de la croix; il rappelle la reine Blanche, qui prenait la petite main de ses enfants, la conduisait doucement, en invoquant pour eux les trois personnes de la Sainte-Trinité. Saint Louis avait conservé cette pieuse habitude du berceau, et, au Conseil il traçait le signe de la croix sur ses lèvres avant de parler sur une affaire importante.

Ils sont dignes de méditation, d'étude tous ces conseils sur la manière de faire naître la piété dans l'âme des enfants, de commencer leur instruction religieuse et de leur faire aimer Dieu; c'est là, on le conçoit, le point fondamental de l'éducation, car ce n'est qu'en inspirant à une jeune âme l'amour de Dieu et la crainte du péché, qu'on parvient à l'établir solidement dans la vertu. Nous citerons les chapitres sur l'*orgueil* et la *vanité*, deux défauts très-familiers à l'enfance, sur l'*envie*, qui souvent dévore le frère ou la sœur, sur la *colère*, cette courte démence, qui agite trop souvent les enfants; l'auteur signale le mal et le remède, et indique toujours aux mères ce mélange de fermeté et de douceur à l'aide duquel elles triompheront du mal par le bien; peut-être ne sera-ce pas sans peine, mais quel est le grand devoir qui n'exige des efforts, et qui fut jamais couronné sans avoir combattu?

Pas à pas, d'année en année, le pieux écrivain conduit la mère et l'enfant jusqu'au terme, non de l'éducation, elle ne finit jamais, mais de la vie, et c'est toujours avec la même fermeté et la même clairvoyance qu'il indique les périls; avec la même suavité qu'il apporte les consolations. Il n'est pas, je crois, une des situations épineuses de la vie de famille qui ne trouve dans cet excellent livre un avis judicieux, et l'on reconnaît la charité maternelle de l'Eglise qui donne à ses prêtres, à ses pontifes, isolés, sans famille, unis à Dieu seul, tant de compassion pour des maux qu'ils ignorent; tant de lumière, de sagesse pour des liens et des affections dont ils sont privés.

Nous recommandons ce livre, très-pratique et très-élevé à la fois, aux jeunes femmes qui nous lisent: il les touchera en les instruisant et il inclinera leur cœur vers ces grandes vertus dont les mères ont plus que jamais besoin, pour combattre l'esprit du siècle et conduire leurs enfants vers le but, l'unique but en vue duquel ils furent créés (1).

(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Prix, 3 fr. 50 c., franco.

LA GRANDE VILLE

PAR M. HIPPOLYTE AUDEVAL

Cet ouvrage, d'un agréable conteur, n'est pas, à proprement parler, un roman, car il ne renferme ni drame, ni intrigues, ni complications; il se compose d'une suite de scènes bien dialoguées et parfois amusantes et spirituelles. On peut le recommander à titre de lecture distrayante, mais oserai-je dire le fond de ma pensée? Les hommes, lorsqu'ils écrivent des livres pour les jeunes filles et les enfants, font penser à ces grands garçons qui, dans les magasins de nouveautés, débitent des rubans et des broderies: on s'étonne de voir manier par ces grosses mains, des marchandises menues et délicates, et de même, on s'étonne de voir les plumes viriles essayer d'analyser les caractères féminins, et s'efforcer de peindre des sentiments timides qui sont cachés dans les âmes des jeunes filles, on s'étonne qu'ils osent leur donner des avis et leur indiquer leurs devoirs. Il faut le dire, les hommes ne réussissent guère dans ces tentatives: la *Roche aux Mouettes* de Jules Sandeau n'était pas, il s'en faut, l'idéal d'un livre d'enfant; les romans de jeunes filles d'un grand écrivain catholique ne sont pas bons à donner aux jeunes filles; M. H. Audeval ne fait pas exception à cette règle, et, quoi qu'on en dise, la littérature féminine doit exister, et existera aussi longtemps que les femmes auront le goût des lectures d'imagination qui puissent plaire sans nuire; les plumes masculines ne les remplaceront pas. Vous les critiquez, vous les abaissez, mais ce ne sont ni celles qui écrivent, ni celles qui nous lisent qui doivent exciter votre colère et attirer vos foudres; foudroyez donc l'éducation que reçoivent aujourd'hui les femmes; donnez-leur le goût des lectures solides, telles que les aimaient nos aïeules, et elles ne liront plus de romans, ni les vôtres, ni les nôtres. Mais tant que les femmes préféreront des pages un peu frivoles, mais saines et pures, nous aurons le droit d'écrire pour elles, à l'exemple des *authororesses* anglaises, dont les charmants écrits ont fait tant de bien, sans que jamais ce peuple vraiment libéral les ait accusées d'usurper les droits exclusivement réservés aux auteurs masculins.

Ceci dit, ajoutons que la *Grande Ville* est un livre où rien n'est à reprendre et qui se lit avec plaisir (1).

(1) Chez Olmer, 53, rue Bonaparte. — Prix, 3 fr., franco.

SEULE DANS PARIS

(SUITE ET FIN)

XI

MAURICE.

« Eh bien ! mon fils, quelle est ton impression ? »

Madame de Sars et Maurice venaient de faire une visite à Julia, et ils s'en revenaient lentement, en causant un peu, et en réfléchissant beaucoup.

— J'aurais peine à vous en rendre compte, ma mère, répondit Maurice. Je trouve, en effet, un changement marqué en mademoiselle Julia.

— Lequel, dis ?

— Elle est moins enfant, moins expansive, plus détachée, semble-t-il, du monde et de nous-mêmes, à qui, jadis, elle montrait tant d'amitié.

— Ah ! mon cher, on devine bien ce qu'il y a au fond de ce beau détachement ! Tu sais, je persiste dans mes idées d'autrefois, et je ne crois pas que mademoiselle Hélène ait usurpé ta place dans les affections de sa cousine.

— Maman, maman, quoique vous ayez de fort beaux yeux, vous ressemblez au pauvre hibou, et vous croyez que tout le monde trouve vos petits ce que vous les trouvez vous-même :

Beaux, bien faits, jolis et mignons
Sur tous leurs compagnons.

Sa mère le regarda avec un sourire d'affection, et, nourrie elle-même de Lafontaine, elle dit :

— Je ne puis pas cependant, mon bel officier, te trouver un air triste, une voix de Mègère, et je pense que mademoiselle Germain est de mon avis.

— Maman, c'est là une question qui n'a pas grande importance pour moi ; je ne crois pas à la préférence de mademoiselle Julia, et quand même.....

— Très-bien ! Très-bien ! ta modestie est de fort bon goût, mais qui vivra, verra. Et la jeune cousine, comment la trouves-tu ?

— Fort distinguée, ma mère. »

Il détourna un peu la tête en disant ces mots : craignait-il que les beaux yeux noirs et pénétrants de sa mère ne vissent clair dans sa pensée ? Elle y lisait à livre ouvert, autrefois, et comme il n'avait eu rien à lui cacher, elle n'en avait pas perdu l'habitude. Elle lut, mais elle ne voulut pas insister, persuadée qu'il est certaines

idées fugitives auxquelles il est dangereux de donner de l'importance en les combattant.

Maurice habitait depuis quelques jours un des forts qui entourent Paris. Son temps était occupé par ses obligations d'état ; il y ajoutait des études suivies. Il avait commencé un travail sur Vauban, et les salles paisibles des bibliothèques le voyaient plus assidûment que le salon des deux cousines. Mais lui seul aurait pu dire si, entre les *Mémoires* du maréchal, ses *Oisivetés*, sa correspondance avec Louis XIV, les plans des villes et des citadelles, ne s'interposait pas une vague image, une figure sérieuse et douce, couronnée d'une chevelure de soie blonde... il rêvait un peu, secouait la tête, et tâchait de s'abstraire par l'analyse des écrits généreux de son héros.

Madame de Sars, pendant que son fils travaillait et songeait, poursuivait ses plans avec l'obstination persévérante des mères, et elle renouait patiemment les liens fragiles qui s'étaient formés jadis à l'ombre des orangers de Menton et près du lit de souffrance de son jeune fils. Elle voyait fréquemment Julia, elle venait passer ses soirées solitaires auprès des deux jeunes filles, elle ne troublait pas leur intimité, elle y ajoutait quelque chose : on causait, on travaillait, on s'entendait à merveille, car une communauté de croyances et d'aspirations cimentait leur relation. Madame de Sars, quoique d'une fortune médiocre, aimait les bonnes œuvres et y coopérait par son zèle et ses démarches ; elle initia Julia à ses travaux en vue de l'Œuvre apostolique, et l'on commença de concert, à trois, une série d'inventions ingénieuses destinées aux Sauvages et à leurs apôtres ; pendant que madame de Sars brodait la croix d'une chasuble, Hélène cousait des vêtements que porteraient les néophytes des Montagnes-Rocheuses ou de l'Afrique centrale, et Julia peignait une bannière qui flotterait sous les brises de l'Océan indien. Quelquefois, on lisait ; Hélène, pour ménager la poitrine de Julia, se chargeait de cette tâche. Elle lisait bien (elle avait fait un apprentissage chez madame Plouy) et les beaux vers ni la bonne prose ne perdaient rien en passant par ses lèvres. Parfois, quelques anciens amis de madame Germain venaient élargir le petit cercle, et tous les quinze jours, Maurice accompagnait sa mère.

Elle aurait désiré qu'il vint plus fréquemment

et qu'il jouât un rôle moins effacé : il parlait peu, il n'avait pour Julia aucune de ces attentions muettes qui parlent si haut et révèlent un désir ou trahissent une affection ; souvent, il demeurait silencieux auprès de la table de travail ; quelquefois, il s'emparait des crayons de Julia et dessinait un chiffre, un emblème pour les tapisseries de sa mère ; il se mêlait, par quelques mots très-simples, à l'entretien général ; parfois, il lisait pour reposer la voix d'Hélène, mais sa mère elle-même, si observatrice, ne pouvait deviner l'émotion profonde que lui causait la présence de mademoiselle de Villemandre. Il ne la regardait pas, et pourtant il savait par cœur ses moindres gestes, il voyait ses tendres prévenances pour Julia ; la grâce naturelle de son attitude le charmait, il écoutait cette voix douce qui lui révélait tant de choses, mais rien ne trahissait les sentiments secrets de son âme, et celle même qu'il aimait ne les devinait pas.

A vrai dire, le cœur d'Hélène n'éprouvait qu'un seul attachement et n'en désirait pas d'autre. Elle aimait Julia avec la tendresse intime d'une sœur et avec la profonde reconnaissance d'une obligée, qui se rappelle le passé et qui sent l'étendue du bienfait. La solitude dont elle avait tant souffert, la pauvreté qui lui avait fait sentir ses traits poignants, les humiliations qui ne lui furent pas épargnées, les incertitudes cruelles de l'avenir, tous ces maux avaient disparu, grâce à la droiture de Julia, et elle avait ajouté à la réparation d'une grande injustice tout ce que l'amitié peut offrir de délicatesse et de douceur. Si Hélène avait pu se douter qu'elle était le soleil à son amie et à sa sœur, qu'elle lui ravissait inconsciemment un bien envié, comme elle aurait reculé dans l'ombre ! Comme elle aurait disparu de la scène du monde ! Comme elle aurait mis la mer, les vœux, les grilles, entre elle et Maurice ! Mais elle ignorait cette rivalité involontaire, car Julia, elle aussi, étendait sur son cœur un voile impénétrable. Elle avait repris peu à peu, de jour en jour, le songe d'autrefois ; le frère de Gaston lui apparaissait comme le seul ami qu'elle pût souhaiter dans son voyage d'ici-bas, et, avec une douceur infinie, elle voyait se dérouler son existence entre Hélène et Maurice, les deux êtres qu'elle avait préférés sur la terre, et si Hélène se mariait, trouvait à son tour un Maurice, elles ne se sépareraient pas, et fidèles aux mêmes devoirs et aux mêmes espérances, elles arriveraient au même but, en bénissant ce matin orageux qui les avait mieux disposées à jouir des biens et des affections d'ici-bas.

La santé de Julia, un peu raffermie, secondait ces projets ; aucune note discordante ne venait troubler le concert que lui donnaient ses propres pensées. Et lorsqu'elle s'entretenait avec Hélène de leurs amis, Hélène parlait de madame de Sars avec une amitié si vraie, de son fils avec une estime si indifférente que, là encore, tout s'accor-

dait et protégeait son innocente illusion. Elle aimait, et l'attitude de madame de Sars auprès d'elle, ses paroles voilées, ses demi-sourires, tout contribuait à ce mirage : elle se croyait choisie et préférée.

Un soir d'hiver, on vint l'avertir que madame de Sars et son fils attendaient au salon ; elle précéda Hélène, qui achevait une lettre, et avec cette émotion connue de tout ce qui a aimé, elle alla. Sa marche légère était assourdie par les tapis, elle écartait doucement les portières, aucun bruit n'annonçait sa présence ; elle pénétra dans la salle à manger, que précédait le petit salon où, d'ordinaire, on passait la soirée. Une des portières était relevée et permettait de voir la cheminée et l'immense glace qui la surmontait : Julia, tout à coup, demeura immobile. Dans cette glace, elle voyait Maurice... il prenait sur la table de dessin de Julia un portrait d'Hélène, il le regarda, et tout à coup le porta à ses lèvres. Julia s'arrêta, elle ne pouvait plus se soutenir, elle recula dans un coin obscur et se laissa tomber sur une petite chaise... elle n'aurait pu ni parler, ni marcher, pas plus que si une blessure mortelle l'eût atteinte en pleine poitrine ; elle joignait les mains et les élevait au ciel, et les larmes qui ne roulaient pas sur ses joues retombaient brûlantes sur son cœur. Elle se tint là, silencieuse, cachée pendant quelques minutes... Hélène passa devant elle sans la voir ; elle entendit le frôlement de sa robe, elle entendit les trois voix qui se mêlaient dans le salon voisin à celle de madame de Sars, qui disait :

« Et mademoiselle Germain ? »

— Je croyais ma cousine ici, répondait Hélène. Je vais l'aller chercher. »

A ce mot, Julia se leva avec un élan de courage et alla vers ses amis ; elle les salua comme si rien ne s'était passé, comme si rien n'était brisé ; seule, Hélène eut la perspicacité de l'amitié, et, se penchant sur l'épaule de Julia, elle lui dit :

« Tu n'es pas bien, tu souffres ? Je te trouve pâle. »

— Ce n'est rien, chérie, » répondit Julia.

Et tout à coup, prenant la tête d'Hélène entre ses bras, elle la baisa au front. Maurice les regardait : il trouva Julia intéressante, et Hélène belle et charmante.

La soirée se passa comme toutes les soirées : les dames travaillèrent et l'officier lut tout haut *la Fille de Roland*. Au dernier acte, le sacrifice de Gérard fit d'abord couler des larmes, puis on en discuta l'opportunité : Hélène le défendait avec l'enthousiasme d'un cœur pur qu'aucun sacrifice n'étonne ; madame de Sars le trouvait inutile, et Maurice le trouvait exagéré, en déclarant qu'il n'avait pas le droit d'immoler Berthe à son père ; Julia dit à demi-voix :

« Qu'importait ? Ils s'aimaient. »

Personne ne prit garde à cette parole.

La soirée se termina ; les deux cousines se re-

tirèrent dans leurs chambres qui se touchaient, et Hélène répéta encore :

« Tu n'es pas à ton ordinaire !

— Un peu de migraine, la nuit me guérira.

La nuit, pleine d'agitation, de larmes et de mauvais rêves, ne la guérit point, mais elle ne se plaignit pas, et toute la journée elle fit ses courses d'affaires et de charité avec Hélène; elle rentra extrêmement fatiguée, elle se coucha de bonne heure, brisée par la fièvre et les émotions de son cœur désillusionné. Le mirage avait disparu, l'édifice idéal qu'elle avait construit était en ruine à ses pieds. Elle n'aurait pas voulu le relever, car sur ces débris, son âme généreuse édifiait un autre bonheur.

« Il l'épousera, se disait-elle, elle l'aimera, et je vivrai près d'eux, si je vis, comme je pensais qu'Hélène devait vivre auprès de nous. »

Elle retourna cette pensée dans tous les sens et y goûta une amère consolation.

« Ils seront heureux, se disait-elle, ceux que j'aime tant, elle lui convient mieux que moi; elle a un beau nom, sans tache, elle est si bonne et si belle !... Comment ne l'aurait-il pas aimée !...

Encore une fois, Julia garda son secret. Elle reprit sa vie ordinaire, mais elle y mêla de plus en plus Dieu et les pauvres; Hélène la suivait de près et la secondait avec amour; son âme libre, sans chaînes, trouvait bien douces ces habitudes élevées que le Christianisme donne, et ne voyait rien de meilleur que l'affection de Julia et l'union de leurs œuvres et de leurs pensées. Elle se souvint toujours de ce temps, hiver et printemps, où sa cousine avait redoublé d'intimité et où, toutes deux, s'étaient approchées de Dieu avec plus de ferveur.

Vers le mois de juin, la santé de Julia s'altéra sensiblement. On chercha diverses causes à ses souffrances : elle avait eu froid à l'église de sa paroisse, sombre et fraîche comme une cave, elle avait été saisie par un courant d'air, elle avait bu du sirop et de l'eau glacée, on imagina mille motifs de la maladie sans trouver un seul moyen de guérison. Le mal qui l'avait menacée jadis, qui s'était endormi pendant deux ou trois années, reparaisait avec une inflexible vigueur. Hélène en suivait les progrès terribles; elle soignait, veillait, surveillait sa cousine sans que jamais ses paroles trahissent l'angoisse constante dont elle était dévorée. Elle aurait pu dire combien de fois en un jour Julia avait paru oppressée, combien de fois elle avait toussé, si sa nuit avait été paisible, si elle avait eu des forces et de l'appétit; mais, excepté au médecin, elle ne confiait, elle n'osait dire à personne ses craintes mortelles. Quoique la malade eût encore de bonnes heures, des instants de vaillance et d'énergie, l'espérance devenait de moins en moins possible. Julia, elle aussi, ne parlait guère de sa situation, mais elle ne parlait plus jamais de l'avenir; elle se traîna pendant tout l'été à l'église; en automne, elle y

alla en voiture; puis, vinrent les noirs brouillards de novembre qu'elle ne put affronter : Dieu vint alors vers sa servante. Elle était de plus en plus affectueuse et calme. Elle ne souffrait pas beaucoup, elle recevait volontiers quelques visites amies, et parmi elles, madame de Sars. Celle-ci vint la voir par un temps de neige, elle lui apportait un gros bouquet de violettes :

« Elles me rappellent Menton, dit Julia.

— Et mon Gaston ! Que de projets je formais en ce temps-là ! Et vous, chère Julia, vous y aviez toujours votre part.

Julia sourit avec douceur, et répondit en regardant madame de Sars :

« Je crois qu'il ne faut plus faire de projets dans lesquels je sois intéressée. Le temps n'est plus long devant moi... ne protestez pas, chère madame... vous avez vu Gaston....

Elle s'arrêta et reprit avec plus de douceur encore :

« Je ne mourrai pas tout entière : je laisse une autre moi-même, ma chère Hélène. Je vous en supplie, madame, reportez sur elle l'amitié que vous vouliez bien avoir pour moi... Tous vos vœux, tous vos projets, qu'ils soient pour elle....

Son regard et son expression accentuaient ces paroles. Madame de Sars comprit et embrassa Julia en pleurant.

La veille de Noël, Julia reçut au matin la sainte communion; elle se sentait mal et le froid pénétrant du dehors la glaçait dans son lit : Hélène, assise près d'elle, la regardait comme si elle eût voulu buriner au fond de son âme cette chère et touchante image. Sa cousine lui tendit la main.

« La volonté de Dieu soit à jamais bénie ! dit-elle. Tu vivras à ma place, tu feras le bien que j'aurais voulu faire.... Ne refuse pas un jour de te marier, je t'en supplie... là où je vais, il n'y a pas d'oubli : je t'aimerai, je te regarderai, je prierai pour toi.... et je t'attendrai. »

Hélène ne put lui répondre, elle était à genoux près du chevet qu'elle inondait de larmes.

Julia lui posa la main sur la tête et lui dit d'une voix faible comme un souffle :

« Je t'aime et je te bénis. »

Ce fut sa dernière parole. Elle mourut à la chute du jour, confiante et paisible comme un enfant qui va à son père.

Hélène fut inconsolable, et madame de Sars pleura avec elle Julia qu'elle avait sincèrement aimée. Cette commune douleur les lia et, lorsque après une année écoulée, Maurice demanda la main de mademoiselle de Villemandre, il fut accepté. Hélène n'est plus seule, elle est heureuse, mais rien n'a pu la consoler de la perte de Julia : c'est une affection qui manque au faisceau de ses affections et un bonheur qui fait défaut à ses autres bonheurs.

M. BOURDON.

LA PROIE ET L'OMBRE

(SUITE ET FIN)

Jamais ce sujet brûlant n'avait été effleuré jusqu'alors dans leurs fréquentes causeries. Eugène pouvait supposer que la jeune fille n'avait gardé nulle mémoire des projets rompus sous ses yeux.

Après deux minutes de silence :

« Elle n'y est donc plus ? » demanda la jeune fille d'une voix changée, mais les yeux largement ouverts.

Eugène tressaillit. Cette jalousie enfantine, qui se révélait naïvement par une question directe devait avoir un motif encore ignoré.

« Madame de Brix y serait encore que sa présence ne saurait plus m'émouvoir, dit-il d'un ton très-sérieux et très-sincère.

— Monsieur..., mon excellent ami, dit Marie, pardonnez-moi de toucher à une peine encore saignante, peut-être. J'ai le scrupule d'avoir détruit votre avenir..., de m'être jetée, moi et mes misères, au travers d'un bonheur prêt à se réaliser.

— Ne regrettez rien... » commença l'ingénieur.

Elle l'interrompit doucement :

« Depuis que la santé m'est revenue, j'ai beaucoup réfléchi à toutes ces choses, bien que n'en parlant jamais.

— Vous, Marie?... mais...

— Je les vois sans rancune, sans parti pris, victime d'une erreur, et rien que d'une erreur..., croyez-le bien, mon cher protecteur, je n'en suis pas moins la cause indirecte de votre isolement. Je crains qu'à certaines heures vous n'unissiez la pensée de la pauvre petite Marie à celle de vos fiançailles rompues... et je voulais vous demander... vous demander... »

Elle s'arrêta, toute confuse de son audace, et bien empêchée d'expliquer pourquoi sa petite harangue, préparée de longue main pour la première occasion favorable, ne voulait plus sortir de ses lèvres rebelles.

« Vous vouliez me demander... quoi donc?... ma chère enfant. »

Marie fit un grand effort. On devinait que sa conscience la poussait à parler, si son cœur l'engageait au silence.

« Vous demander... d'ensevelir le passé au plus profond des oubliis de ce monde... et de ne

pas, à cause de moi, renoncer à des projets qui peuvent se renouer.

— Comment!... vous dites se renouer ?

— Oui... je sais... j'ai appris.... Votre ancienne fiancée...

— Eh bien ?...

— Ne désespère pas d'effacer les traces de l'erreur commise par elle et de la rupture amenée par vous.

— Effacer!... Effacer!... D'où lui vient cette prétention sans pareille?... Et, vous-même, chère enfant, par quel hasard étrange l'avez-vous connue ? »

Il y avait un banc rustique dans l'épaisseur des ramures surélevées. Les pampres déjà défleuris de la clématite l'enguirlandaient.

Mademoiselle de Brix s'y assit en faisant signe à M. Montrel d'y prendre place auprès d'elle.

« A cette même place, dit-elle, il y a peu de semaines, mon tuteur et M. de Rollezan vinrent se reposer un matin de leur règlement de tutelle. Je rentrais, longeant les acacias pour ne pas être indiscret, faisant même un peu de bruit sur les feuilles et les branchettes pour apprendre aux deux causeurs qu'ils pouvaient être entendus.

« Loin de s'en inquiéter, ils conservaient le ton élevé de leurs entretiens ordinaires. Pourtant, ils parlaient de madame de Brix... et... et de vous, monsieur Montrel.

— Cela me surprend, dit froidement ce dernier. »

Au fond, il était bien anxieux sur ce qu'avait pu recueillir la jeune fille. Elle ne le fit point attendre.

« Mon tuteur est un peu sourd... et je ne sais pas si le commandant ne le devient pas aussi avec les années. Mon tapage volontaire ne m'empêchait pas d'entendre, bien malgré moi..., que madame de Brix, violemment blessée de vos procédés à son égard, avait eu besoin de toute sa force d'âme pour ne pas vous maudire..., pour ne pas mépriser la volte-face inattendue d'un caractère qu'elle supposait chevaleresque.

« Oh ! oh !... fit Eugène, non sans ironie.

— Mon tuteur répliquait vertement que vous aviez eu vos raisons pour agir, et que personne ne pouvait être juge dans les questions de sentiment et d'honneur.

— Ce brave M. de Beauplan !

— Le commandant n'en reprit pas moins que rien n'égalait la générosité de sa cousine, puisqu'abandonnée par vous, elle ne se regardait pas pour cela déliée de ses promesses...

— Mon Dieu !... Quelle invraisemblable fidélité.

— Elle avait fui le monde, repoussé les consolations qui lui arrivaient de toutes parts sous la forme de nouveaux prétendants, et, retirée dans la solitude de Brix, avec une dignité admirable, elle attendait que vos préventions fussent apaisées. »

— Mes préventions !..

— Elle comptait enfin sur le temps, sur la raison, sur la droiture de votre nature pour faire justice des exagérations malveillantes d'une petite fille exaltée, et des allures de paladin que vous aviez prises au sujet de cette enfant malade.

— Marie ! ne répétez pas ces mots cruels...

— Je les trouvais sans amertume, la Providence en ayant changé le sens. La petite fille exaltée, l'enfant malade étant devenue semblable à toutes les jeunes filles de son âge, écoutait ces retours vers le passé sans en souffrir.

— Chère miséricordieuse créature !..

— Mon tuteur répondait encore qu'il n'avait pas mission de préjuger vos impressions, mais que celles de madame de Brix lui paraissaient singulièrement hasardées. M. de Rollezan maintenait son dire en affirmant que le beau rôle restait à sa cousine, dont il déplorait pour sa part les tendances par trop généreuses. Et comme je gagnais toujours du terrain, je n'en entendis pas davantage. C'était bien assez, Monsieur... bien assez... j'avais compris... On met en jeu votre honneur.

— ...Qui n'a rien à voir en ceci, croyez-le.

— Et depuis ce jour, je me promets... le courage m'a toujours manqué... de vous prévenir...

— De la persistante ambition de madame de Brix ?

— Vous l'aimiez bien, pourtant !

— Aveuglément, répondit M. Montrel avec loyauté ; assez pour pardonner beaucoup. Je l'ai trouvée coquette et j'ai pardonné. Je l'ai devinée avide et j'ai pardonné. Mais je l'ai vue négliger sa sœur infirme, vous faire souffrir surtout, vous, chère enfant... et ma tendresse s'est éteinte comme une flamme au vent.

La jeune fille respira longuement. Une rougeur charmante éclatait sous la transparence de sa guimpe de mousseline. Sur son cou penché, dans un rayon tamisé de clair soleil, ses fins cheveux frissonnaient à la brise matinale.

— Croyez-moi, Marie, reprit doucement Eugène, le meilleur remède contre un amour aveugle est le manque de bonté chez une femme.

Encore un silence. Entre ces deux cœurs troublés palpitait je ne sais quel doute inéclairci.

La voix de M. Montrel se fit plus pénétrante,

sans quitter cet accent fraternel si doux à l'oreille de Marie.

— Après cette désillusion suprême, je crus avoir perdu ma foi dans le meilleur sentiment de la vie. La femme, cet être tout de cœur et d'abnégation, m'apparaissait découronnée !.. Un peu plus tard, Marie, je replaçais moi-même sur le front de la femme l'aurole tombée... Marie ! Vous qui avez éclairé ma route, croyez-vous pouvoir quelque jour, voir en moi, malgré mes années déjà nombreuses, mieux qu'un ami... mieux qu'un frère ?

Elle pâlit un peu, les yeux errants sur les fondateurs de la Combe.

— Voulez-vous me donner un foyer... une famille?... Voulez-vous être ma femme ?

Les grands yeux de velours se relevèrent. Les lèvres dessinèrent un sourire frémissant. Puis, d'un accent ému :

— Vous souvient-il, répondit-elle, du parc superbe où je vous rencontrai pour la première fois ?

— Si je m'en souviens !

— Il y a cinq ans de ce jour.

— Cinq ans, je le sais, Marie.

— Depuis cette première rencontre, vous êtes ma seule espérance !

— Alors... chère enfant !..

— Je vous dis cela, mon cher protecteur, pour que vous sachiez bien que tout mon cœur reconnaissant vous appartient...

— Vous me comblez de joie !

— Non, je vais vous peiner, au contraire.

— Je vous en défie, maintenant.

— Être votre amie, votre petite sœur, la gratitude incarnée, je le veux ; je le voudrai toujours !.. mais hélas !..

— Achevez, Marie !..

— Votre femme, je ne le puis !

Le jeune homme fit un cri et, vivement, chaudement, se mit à protester, à supplier, à multiplier les interrogations pressantes.

Elle écoutait, pensive, résolue, le front empreint d'une volonté douloureuse. L'éventualité de cette ouverture avait traversé peut-être cet esprit observateur, dont la candeur n'excluait pas la réflexion, et, sans doute elle s'était promis la vaillance.

— Pourquoi?... Pourquoi?... répétait désespérément Eugène.

A son cou se nouait un ruban noir dont les bouts flottants retombaient sur sa robe blanche. Un médaillon y était suspendu, dissimulé dans les plis du corsage. Vaguement, pendant ce long entretien, Eugène s'était demandé quelle image renfermait un bijou si bien caché.

Marie le retira de son cou par un geste très-simple et le présentant à l'ingénieur :

— Voyez, dit-elle, combien je ressemble à ma mère !

L'envoi de Léonide portait ses fruits. Avec une colère subite, le jeune homme s'écria :

— Eh ! qu'importe ?

— Cela importe beaucoup. Je ne dois pas oublier l'héritage que m'a transmis ma mère.

— Marie !...

— Je ne dois pas accepter de le léguer à d'autres !

Eugène demeura foudroyé. L'ombrageuse conscience de la jeune fille touchait hardiment, noblement, le point redoutable de cet avenir entr'ouvert.

XVIII

« Où donc êtes-vous, M. Montrel ? demanda dans les massifs la bonne grosse voix satisfaite de M. de Beauplan.

En apercevant les deux jeunes gens assis l'un près de l'autre, sous la clématite, son rire s'accroûtait le plus joyeusement du monde.

— Suis-je naïf ?.. Moi, qui ne devinais pas que ma petite colombe était venue grand train tenir compagnie à son oiseleur ?.. car c'est votre oiseleur, ma chérie, que ce grave ingénieur, qui vous a délivrée du filet des méchants, apprivoisée et rendue chantante comme un sansonnet !... Bon ! Qu'avez-vous tous deux ?... Vous ne m'écoutez guère.

Le jeune homme se leva d'un air embarrassé pour aller serrer la main de son hôte. Marie sourit faiblement.

— Ah ! ça... qu'y a-t-il ? reprit le digne homme. Je ne suis pas habitué à voir de si longs visages les jours où vous nous faites l'amitié de nous rejoindre, Montrel.

— Il n'y a rien... je ne sais comment vous expliquer...

— Voyons, tâchez-y bien vite, au contraire ; vous allez m'inquiéter.

On aperçut dans l'ouverture de la Combe, la vieille maîtresse de céans qui s'était mise aussi à la recherche du visiteur dès que sa présence lui avait été signalée. Elle n'avait pas même pris le temps de quitter son livre d'heures en revenant de la messe du village.

Les premiers bonjours échangés, les mêmes questions se renouvelèrent ; M. Montrel dut répéter ce qu'il avait sollicité de mademoiselle de Brix dans l'entraînement de la conversation, bien que son intention primitive eût été de s'en ouvrir d'abord à son tuteur, si lui-même avait su démêler plus tôt ce que son cœur souhaitait.

Les deux époux ne le laissèrent pas achever ; sans la moindre diplomatie, avec le plus parfait oubli de l'étiquette, ils s'emparèrent chacun d'une main d'Eugène et se félicitèrent hautement de sa triomphante pensée. Enfin leur fille chérie verrait le bonheur à sa portée ! Eux-mêmes pourraient mourir tranquilles !

— Cher Monsieur ! vous réalisez tous mes vœux ! s'écriait la femme.

— Montrel, vous êtes le plus brave cœur de l'univers ! exclamait le mari.

Mademoiselle de Brix les écoutait avec trouble. Cette explosion de joie, sans ébranler sa fermeté, faisait vibrer en elle des cordes bien palpitantes. Que n'eût-elle pas donné pour s'unir mentalement à cet hymne !... Son cœur, quoi qu'elle en eût, le chantait avec des sanglots intérieurs.

Au dehors, elle demeurait calme.

Eugène dut jeter de la glace sur cette paternelle effusion, en dévoilant le noble scrupule de la jeune fille.

Eux aussi furent atterrés. Qui donc, sinon l'intéressée, pouvait songer à cette éventualité terrible de l'hérédité, en la voyant si belle, si forte et si sensée ?

Ce n'était pas, certes, madame de Beauplan qui se répandit en protestations larmoyantes ; ni son mari dont les dénégations empressées s'appuyaient sur des raisonnements et des exemples.

Marie n'était pas loin de pleurer avec eux ; mais plus son cœur penchait, plus haut s'élevait sa conscience.

Bien tristement on revint vers la maison.

Le séjour d'Eugène, qui s'annonçait comme une ère de fêtes intimes, menaçait de tourner lamentablement en épreuve nouvelle.

Malheureux au possible de la résolution de mademoiselle de Brix, il n'en pouvait méconnaître l'infinie délicatesse, et s'épuisait en efforts infructueux pour la convaincre tout au moins d'exagération.

Trois ou quatre jours après, et comme il avait déjà parlé de départ, les habitants du château, réunis sous la véranda pour prendre le thé, virent s'arrêter à la grille une voiture de louage. Un Monsieur, grave, décoré, chauve, jeune encore en descendit.

— Un visiteur ! dit la maîtresse du logis avec surprise.

— Un homme distingué de visage et de tournure, dit l'ingénieur en le considérant.

— Un ami ! répondit M. de Beauplan en se levant tout joyeux.

Et s'avancant vers le voyageur de toute la vitesse de ses vieilles jambes :

— Mon cher docteur, soyez le bienvenu !..

Marie, rougissante, venait de reconnaître le docteur X...

— Quel heureux hasard nous favorise ! continua le bon gentilhomme, vous n'êtes point prodigue de visites envers la province, docteur.

— Non, répondit celui-ci après avoir présenté ses hommages à madame de Beauplan : je n'en ai ni le temps ni la possibilité ; Paris me dévore. À peine puis-je m'en échapper de loin en loin.

— Nous sommes donc privilégiés...

— De vous trouver juste sur ma route. C'est moi qui m'en félicite. Je vais à quelques kilomè-

tres de Beaune, dans les terres, voir une malade très-intéressante comme sujet et pour laquelle j'ai promis, voici longtemps déjà, de me déranger quand besoin serait. J'ai vu Beauplan à gauche du chemin qui semblait me faire signe. M'auriez-vous pardonné de passer tout droit ?

— Jamais ! déclarèrent gaiement le maître et la maîtresse de céans.

Ils connaissaient de longue date le docteur X... qui avait consenti, cinq ans auparavant, sur leur prière, à faire le petit voyage de Brix pour y voir Marie, et la soustraire à la fatale influence de Léonide.

Son passage à Beaune paraissait réjouir beaucoup ses hôtes ; M. Montrel y vit subitement une coïncidence providentielle avec ses poignantes préoccupations, trop providentielle pour n'avoir pas pris naissance dans un charitable complot de amille.

De cette inspiration, quelle qu'elle fût, il bénit Dieu profondément. Le salut en pouvait jaillir, tout au moins la clarté. Et quel bienfait, dans l'insoluble question qui s'agitait entre tous ces cœurs éprouvés !

Le docteur consentait à donner une heure à ses amis. En vrai parisien, il adorait la campagne et voulut tout voir de près. On ne lui fit grâce de rien, depuis la ferme aux belles vaches grasses, jusqu'au dernier plant de salade du potager, en passant par le parc rustique.

Marie, dont la reconnaissance avec le docteur avait été toute joyeuse et spontanée, le suivait dans ses pérégrinations aux quatre extrémités du domaine.

Aimable, robuste, développée, elle ne rappelait en rien la petite élève de madame Heurtebot ; mais la petite élève de madame Heurtebot, pour son malheur, se souvenait.

Sans paraître l'observer, le docteur, avec la perspicacité de son œil bleu sombre, aux larges prunelles métalliques, l'auscultait moralement et physiquement.

Elle le comprit, sourit et posant tout à coup sa main sur le bras du docteur étonné :

« Docteur, dit-elle, vous êtes content des résultats de votre ordonnance ? »

— Oui, mademoiselle ; répondit-il carrément. Avouez que je serais difficile...

— Je n'ai pas eu la moindre rechute.

— Je l'espérais bien.

— Si le corps est fort, l'âme est devenue vaillante.

— C'est la loi des natures bien équilibrées, mademoiselle.

— Je suis donc, aujourd'hui, une nature bien équilibrée ?

— Parfaitement.

— Vous répondriez de ma santé, docteur... j'entends de ma santé intellectuelle ?

— Autant que l'homme — un être borné — peut répondre de son semblable.

— Vous ne prévoyez aucun cas où le trouble pourrait fatalement y reparaitre ?

— Mademoiselle, je ne suis pas matérialiste, quoique médecin, je sais que l'avenir appartient à Dieu ; mais la science humaine, en ce qui touche votre personne, me paraît devoir se montrer tout à fait optimiste.

Anxieux, les assistants de cette scène écoutaient, le cœur battant.

Marie, très-grave, presque solennelle, abaissa d'un degré sa voix émue, mais ses yeux demeurèrent bravement fixés sur l'impassible physionomie du docteur.

Seule, elle ne désespérait pas d'y lire.

« Docteur, reprit-elle avec une intrépidité où l'on devinait que s'attachait sa suprême espérance, docteur..., si vous aviez un fils..., si vous rêviez pour votre vieillesse toutes les joies d'une famille croissant autour de vous..., si tout votre bonheur reposait sur cette chère tête..., me donneriez-vous pour femme à votre fils ? »

Un frisson courut sur tous les épidermes à cette brûlante interrogation.

M. Montrel sentit une pâleur glacée s'abattre sur son front moite.

Le visage du docteur ne perdit point son impassibilité ; mais, dans ses yeux brillants passa le reflet d'un éclair sympathique. Sa voix, à lui aussi, devint solennelle.

« Je dirais à ce fils adoré : « Toutes les apparences sont favorables, toutes les espérances sont autorisées, toutes les probabilités te sourient. La science, qui n'est pas infailible, groupe cependant, autour de cette santé revenue, les diagnostics les plus rassurants. Si ton bonheur est là, étends la main pour le saisir et que le ciel bénisse ta hardiesse. » Lui seul est juge du bien-fondé de nos espoirs terrestres. » Je lui dirais encore que les desseins éternels ne se pouvant pénétrer, s'ils doivent un jour donner tort à nos illusions, qu'il sonde son cœur, ses forces, sa volonté, afin que, l'épreuve déchainée de nouveau, il se sente de taille à la porter... Enfin, ce suprême examen fait devant sa conscience et son amour, s'il jugeait assez bien l'une et l'autre pour accepter l'avenir incertain, qu'il aille courageusement où Dieu le mène ! Dieu lui donnera une âme assez miséricordieuse, des bras assez forts pour y abriter sans regrets l'oiselle et les oisillons ! »

En terminant dans un sourire ces hautes et réconfortantes paroles, le docteur X... serra chaudement la main frémissante de mademoiselle de Brix, et s'en fut à grandes enjambées vers sa voiture.

M. de Beauplan le suivait, tout bouleversé, ravi, d'ailleurs, du résultat de sa petite machination machiavélique. Sa foi dans le célèbre aliéniste était extrême, et sa consultation lui paraissait empreinte d'une franchise absolue.

« Mon ami, dit le docteur en se retournant

tout à coup, cette enfant-là, avec ses yeux de velours noir qui percent la pensée, vous empoigne et vous contraint à la vérité. On la tromperait mal. Quant à moi, je ne la tromperais pas pour tous les diamants de Golconde.

— Ainsi, docteur..., tout ce que vous lui avez dit!...

— J'ai parlé avec ma conscience. »

Il était si pressé de reprendre le train pour Paris qu'il en oubliait presque de présenter ses respects à madame de Beauplan.

Elle accourait le rejoindre, reconnaissante, la bouche pleine de remerciements enthousiastes. Ce langage était si bien celui qui convenait à des cœurs honnêtes que le devoir n'effrayait pas, mais qui voulaient voir clair dans le devoir!

« Adieu, madame. Nous avons fait un peu de clarté, la Providence fera le reste, conclut le docteur en s'installant sur les coussins inclements du carrosse de louage.

Là-bas, dans l'allée couverte, où cet entretien décisif venait de dérouler ses périodes troublantes, Eugène et Marie restaient muets, immobiles, heureux.

L'un sondait son cœur, sa conscience, et suivant l'expression du médecin, se sentait de taille à accepter l'avenir.

L'autre reprenait foi en elle-même, après les tortures du doute.

Tous deux se souriaient.

« Si j'étais le fils du docteur... commença M. Montrel.

— Je vous dirais : « Faites votre examen suprême, » interrompit la jeune fille.

— Il est fait déjà, ma chère Marie!

— Et sa réponse?

— C'est qu'il faut aller où Dieu nous mène.

— Et il vous mène?

— Vers celle qui a souffert. C'est ma vocation. Oh! comme je me trompais autrefois, en allant vers les favorisés de la vie!

— Prenez garde... si la souffrance réparaisait?...

— Nous serions deux à la porter, désormais.

— Combien ce serait plus facile, pour la petite malade!...

— Donc, je suis le fils du docteur... et je sais où est mon bonheur, Marie.

— Qu'il soit fait ainsi que vous le voulez, cher cœur généreux! répondit-elle en courant se jeter dans les bras de son tuteur.

XIV

Le commandant de Rollezan, qui arrivait de Paris, fit son entrée, un beau soir, dans le grand salon de Brix, avec un visage singulièrement satisfait.

« Qu'avez-vous donc? demanda nonchalamment

Léonide en posant sur un guéridon le livre qu'elle feuilletait.

— Ce que j'ai, ma chère cousine?... J'ai... d'abord, que je suis ravi de la preuve d'attention que vous daignez me donner là. »

Elle haussa légèrement les épaules, ne se donnant même plus la peine de montrer la moindre coquetterie avec son pauvre vieux cousin.

Il était bien vieilli, en effet, courbé, mal teint, morose, reflet inconscient de la croissante irritabilité de sa chère cousine.

« Mais encore, fit-elle, ne suis-je pas habituée à vous voir l'air rayonnant.

« Je l'aurais toujours, cet air-là, ma cousine, si vous l'aviez voulu.

— Oh!... du rabâchage!

— Non, je me tais, ne vous fâchez pas.

— Enfin, qui est-ce qui vous égaie, ce soir?

— Eh bien!... j'ai revu notre ennemi... retour d'Europe... il a pris quelques années..., mais l'aspect a peu changé.

— Qui cela?

— Le plus capricieux des hommes....

— Trêve d'énigmes?

— M. Montrel, enfin.

— Vous entendez parler de M. Montrel, en le traitant d'ennemi? s'écria Léonide avec feu.

— Très-certainement, ma cousine.

— Alors, dites le vôtre : il n'est pas le mien.

— Il a détruit votre repos.

— Vous êtes bien bon de vous en affliger!

— Ses procédés à votre égard ont donc définitivement trouvé grâce devant vous?

— Une erreur fatale a pu nous séparer....

— Oui, fatale... profonde... qui se creuse un peu plus chaque jour! grommela sournoisement le commandant.

— Mais je n'ai jamais désespéré de voir cet homme loyal reconnaître ses torts.

— Allons donc, ma cousine!

— Et les réparer, mon cousin!

— Avouez que M. Montrel a laissé passer trop de temps pour qu'on puisse faire fond sur un repentir tardif, et renoncez à vos velléités miséricordieuses, ma chère Léonide.

— Conseil intéressé.

— Point.

— Mais c'est une guitare dont vous jouez depuis cinq ans!

— J'avais tort d'en jouer si vite. Aujourd'hui, j'ai raison.

— Où prenez-vous cela?

— Dans mon désir de vous adoucir une révélation... qui ne me peine pas, moi, mais que des lèvres moins affectueuses que les miennes ne tarderaient pas à vous apporter.

— Cela me distrairait. Je m'ennuie beaucoup à Brix, mon cher, presque autant qu'à l'époque où ma pauvre sœur Ursule, aveugle et prêcheuse, était mon unique société.

— Ingrate!... ingrate cousine!

— Oh ! vous, mon ami, cela ne compte pas : vous faites partie du mobilier.

— Enfin, c'est toujours un privilège.

— Voyons donc cette révélation.

— Vous y tenez ?

— D'autant plus que si je n'en provoque pas la confiance, vous seriez capable d'étouffer, cette nuit, de médisance rentrée.

— Sachez d'abord que M. Montrel, en rentrant en France, n'a rien eu de plus pressé que de courir à Beauplan.

— Ah !... il est allé à Beauplan ! répéta Léonide qui pâlit de colère.

— Voyez-vous déjà... comment voulez-vous que je continue ?

— Allez toujours. Votre récit s'annonce bien.

— Il y fut bien reçu, si bien même, qu'il prit l'habitude d'y retourner fréquemment.

— Grand bien lui fasse, fit la veuve avec dédain. La société de deux vieillards et d'une monomane doit cependant laisser à désirer comme récréation.

— Mon Dieu, Léonide, vous ne voulez pas me croire quand je vous affirme que M. de Beauplan est fort aimable, sa femme excellente, et Marie très-jolie personne.

— Je vous accorde, si cela vous fait plaisir, que les de Beauplan sont des esprits rares et mademoiselle de Brix une beauté. Êtes-vous content ?

— Ils ont au moins assez de qualités attractives pour avoir englué le voyageur.

— Qui vous l'a dit ?

— Lui-même.

— Et par quel hasard ?... Où l'avez-vous vu ?

— Au café Riche, où nous avons, ce matin, déjeuné l'un près de l'autre.

— Touchante rencontre, en vérité !

— Après quelques hésitations assez naturelles, la glace s'est brisée. Le voyageur s'est informé de vos nouvelles, ma cousine, avec la courtoisie d'un homme du monde, et je me suis humanisé, de mon côté, jusqu'à lui faire accepter un régalia, qualité suprême, que je n'offre qu'à mes intimes... ou à mes ennemis... jamais aux indifférents.

— Encore ?... Que vous a-t-il donc fait, en somme pour le traiter si durement ?

— Il m'avait pris votre cœur, ma cousine, soupira le commandant avec componction... Et surtout, il le garde encore !

— Bah !... qu'en savez-vous ? fit-elle rêveuse et sombre.

Il la regarda, tout surpris, cherchant à percer ce nouveau caprice ; mais comme elle se taisait, il reprit avec animation :

« Au bout d'un quart d'heure de conversation, j'éprouvais pour cet ennemi de cinq ans... le croiriez-vous ?... la sympathie la plus inattendue !

— Bon !... encore une autre folie !

— Vous ne sauriez imaginer, Léonide, combien une confiance faite à propos peut boule-

verser violemment les sentiments d'un galant homme.

— La confiance !... il était temps d'y arriver. Que vous a-t-il confié ?

Léonide était blanche comme ses manchettes.

Un soupçon terrible la torturait qu'elle s'efforçait de dissimuler sous la raillerie.

— Confié... non, pas précisément..., nous n'en sommes pas aux épanchements intimes, que diable !... mais laissé comprendre... oh ! très-clairement laissé comprendre, qu'il serait, dans peu de jours, l'heureux époux de mademoiselle de Brix. »

Léonide laissa tomber sa tête sur sa poitrine, incapable de maîtriser l'abattement infini où la jetait cet effondrement suprême de son éternelle ambition.

En elle, le vide ; autour d'elle, le vide ; la fortune vainement poursuivie, les devoirs méconnus, le passé plein d'amertume, l'avenir sans espoir, la maternité sans joie, tout passa, rapide, heurté, ironique, devant ses yeux secs.

Il lui vint comme une vision de la petite villa des bords de la Marne, et comme un regret du temps où elle y vivait ignorée.

C'était la jeunesse alors. Et maintenant ?...

Ses yeux, en se rouvrant, rencontrèrent la glace énorme qui tenait le milieu d'un panneau. Elle y vit son buste amaigri par les déceptions, affaissé par le chagrin, ses joues d'où la fraîcheur avait fui ; ses paupières creusées par l'ambition déçue, son front où les années burinaient de fines lignes révélatrices, tout un ensemble qui avait été la beauté, qui était encore l'agréable, qui n'était plus la jeunesse.

Il était trop tard, quand lui arrivait cette double révélation, blessante pour sa vanité comme une épine aiguë, trop tard pour se reprendre à une ambition nouvelle, pour se créer un but, pour espérer d'autres dévouements.

Que n'avait-elle secoué plus tôt, dès le début d'un abandon trop mérité, cet espoir de reconquérir le bien perdu ? Ce bien lui échappait pour jamais, et les années, consumées dans une attente illusoire, s'accumulaient sur sa tête.

Le commandant, debout devant elle, n'osait troubler cette méditation, dont il ne soupçonnait pas toute la désolation profonde.

Il se contentait de plaindre un peu cette chère parente, dont la belle-fille allait faire un beau mariage, et de se congratuler beaucoup lui-même de voir cette majeure pierre d'achoppement écartée de son chemin.

Car la ténacité de Léonide n'approchait pas de la sienne propre, et c'était merveille de voir le peu de terrain qu'il fallait à ses espérances pour fleurir.

Aristide de Brix, débarrassé de son précepteur, comme il le disait lui-même après chaque leçon, entra brusquement, le cigare aux lèvres.

C'était un adolescent de treize ans, qui paraissait

sait en avoir dix-sept, et n'en était pas peu fier; maigre, rougeâtre, toujours laid, et d'une parfaite impertinence.

Le « bébé adoré » était aussi mauvais élève que fils peu respectueux.

Il tendit au commandant le bout de ses doigts, et vint embrasser sa mère, sans songer à retirer son cigare de ses lèvres assez à temps pour ne pas l'aveugler par la fumée.

« Aristide, dit-elle, je t'avais prié de ne pas fumer chez moi.

— Comme il vous plaira, répondit-il avec sécheresse.... En ce cas, je n'y entrerai pas souvent.

— Ne peux-tu donc renoncer, au moins en ma présence, à ce passe-temps qui me déplaît?

— Avec cela qu'on s'amuse déjà tant et tant dans cette baraque de château!

— Aristide, gronda le vieil officier, tu fais du mal à ta mère!

— Voyons, cousin, ne faites donc pas toujours le frère prêcheur, répondit le petit drôle avec irrévérence. Vous ne savez pas vous servir du goupillon aussi bien que ma mère : elle suffit à la tâche, allez!

— Vous êtes un gargon mal élevé, mon enfant, dit le commandant froissé, vous auriez besoin de passer par un régiment pour apprendre à vivre.

— Bon! ce n'est plus le goupillon, c'est le sabre, à présent!

Léonide releva son front abattu où se répandait une tristesse nouvelle. Elle regarda son fils avec un mélange de reproche et de tendresse, étouffa un soupir, puis, retrouvant une soudaine énergie :

« Vous abusez de mon indulgence pour vous,

Aristide, dit-elle d'un ton résolu; vous me punissez cruellement de ma longue faiblesse.

— Quelle faiblesse, maman?... Je ne suis plus à l'âge des écrivains, je pense?

— Vous êtes à celui du respect, et vous l'oubliez trop. Il vous faut un maître... une direction....

— Oh! j'en ai... Seigneur!... j'en ai!...

— Un second père, enfin, qui réprime les écarts de votre nature indisciplinée.

— Il ne manque plus que cela!... Eh bien?... Et mon précepteur, qu'en ferez-vous? »

Sans l'écouter, Léonide tendit, avec un sourire pâle, sa main nerveuse au commandant abasourdi.

« Ce maître, ce père, Aristide, le voici!... j'épouse, le mois prochain, notre cousin de Rollezan. »

Celui-ci, éperdu de saisissement et de joie, n'osant se fier à ses oreilles, se tâtant pour se sentir éveillé, se pencha sur cette main capricieuse, tant désirée, autant pour cacher son ébahissement grotesque que pour y mettre le reconnaissant baiser autorisé par la circonstance.

L'incorrigible Aristide toisa paisiblement la « direction » qui lui était imposée.

« Par exemple! fit-il d'un air ironique, puisque vous vouliez absolument un mari, ma petite maman, il fallait au moins le choisir plus jeune. »

Et, tournant sur ses talons, il sortit en chantonnant.

« N'êtes-vous pas bien vengée, Marie de Brix? » murmura Léonide avec une indicible amertume.

FIN

CLAIRE DE CHANDENEUX.

LES MAURÉNAL

I

LA CATASTROPHE

« En voiture, messieurs, en voiture! » criait un employé du chemin de fer.

Et les portières se fermaient avec fracas, et la locomotive soufflait comme un monstre marin.

Le train était déjà en mouvement, lorsqu'un jeune homme, chargé d'un album et d'autres me-

nus bagages, ouvrit un wagon de première classe et se précipita dans l'intérieur, où se trouvaient déjà un vieillard malade et une jeune fille endormie.

L'un et l'autre se relevèrent en même temps; le vieillard avec une mine renfrognée et une grimace significative, la jeune fille avec un sourire de résignation et en se retirant dans son coin.

« Ne vous dérangez pas pour moi, dit le voyageur d'un ton de bonhomie, tout en installant

dans le filet son sac de nuit et son manteau.

— Si vous avez la mauvaise habitude de fumer, monsieur, dit le vieillard d'un air maussade, vous feriez mieux de monter dans un autre wagon, car je vous prévienne que nous craignons l'odeur du tabac.

— Quant à changer de wagon, la chose est difficile, répondit l'étranger sans s'émouvoir; ils sont entièrement pleins aujourd'hui, et je n'ai trouvé de place que dans celui-ci; Mais rassurez-vous, monsieur, le cigare n'est pas nécessaire à mon bonheur, et je m'en passerai sans peine.

En disant ces mots, il ouvrit son album et le feuilleta tranquillement.

« Théonie, ma chère, reprenez, si vous le pouvez, votre sommeil interrompu, dit le vieillard, je vais tâcher de me rendormir. »

Il enfonce jusqu'à son nez son bonnet de velours et reprit la position horizontale, tandis que Théonie, la tête à la portière, se mit à contempler le soleil dont le disque lumineux se dégageant par degrés des vapeurs humides effleurait de ses rayons obliques la cime des côtes.

Mademoiselle Théonie était une fille de dix-huit à vingt ans, dans tout l'épanouissement de sa jeunesse et de sa beauté, grande, svelte, pleine de vie et de santé; son front, blanc et pur, était couronné d'une auréole de cheveux blonds, ses yeux bleus et limpides avaient une expression charmante de bienveillance et de candeur, et le moindre sourire, glissant sur ses lèvres creusait sur ses joues deux jolies petites fossettes. Mais le jeune homme ne remarquait rien de ces grâces séduisantes, absorbé qu'il était par son album.

Un profond soupir, semblable à un grognement prolongé, les tira l'un et l'autre de leur contemplation.

« Souffrez-vous, mon oncle? demanda la jeune fille au vieillard.

— Monsieur paraît fatigué, en effet, dit l'étranger en fermant son album et en tirant de sa poche un flacon de sels qu'il fit respirer au malade, après l'avoir soulevé dans ses bras et établi dans une position plus commode.

— Voilà qui va mieux, dit brusquement le petit homme; merci de vos soins, monsieur, mais si vous n'étiez pas venu me déranger dans mon sommeil, il est probable que je n'aurais pas eu cette syncope. Théonie, ma chère, donnez-moi bien vite un petit verre de rhum pour achever de me remettre le cœur.

— Permettez-moi de vous faire observer, monsieur, que ce genre de médication vous serait plus nuisible qu'utile, dit en souriant le jeune homme.

— Est-ce que vous seriez médecin, par hasard? demanda le malade en regardant en face le donneur de conseils, avec ses petits yeux forts vifs encore.

— Oui et non, monsieur; je veux dire que je

n'exerce point la médecine, mais que je l'ai beaucoup étudiée, par goût d'abord, et surtout pour pouvoir me rendre utile à l'occasion.

— L'occasion vient de se présenter et vous l'avez saisie fort à propos, ce dont je vous suis bien reconnaissant, dit Théonie d'une voix douce qui semblait destinée à atténuer ce que les façons du malade pouvaient avoir de blessant pour leur compagnon de voyage. Nous voici bientôt à Marseille, et une tasse de lait ou un peu de bouillon vaudront mieux pour mon oncle que le rhum qu'il me demandait.

— Oh! je vous en réponds, mademoiselle, et nous trouverons aisément l'un et l'autre au buffet de la gare. Vous arrêtez-vous dans cette ville? ajouta-t-il.

— Ce serait plus prudent, peut-être? répondit Théonie en consultant le malade du regard.

— Non, non, dit celui-ci, j'ai hâte d'arriver à Nice, où nous sommes attendus et où je me porterai mieux peut-être; mais nous voilà en gare, ce me semble.

— Voulez-vous que je vous aide à descendre, monsieur? » dit l'étranger au malade.

Et, sans attendre la réponse, il souleva le petit homme dans ses bras nerveux, le conduisit au buffet et lui prodigua ses soins, ainsi qu'il l'aurait fait pour un parent ou un ami.

— Que vous êtes bon et combien je vous remercie! lui dit la jeune fille, lorsqu'ils furent tous trois réinstallés dans leur wagon. Aurons-nous le plaisir de voyager avec vous jusqu'à Nice?

— Non, mademoiselle, car je dois m'arrêter à la gare de la Seyne.

— Alors dites-nous au moins votre nom pour que je sache à qui nous sommes redevables de tant de bons soins.

— On me nomme Georges de Maurénal, » répondit-il en s'inclinant légèrement.

Et, déployant un journal il se plongea dans la lecture.

« Voilà qui n'est pas aimable, se dit Théonie, assez désagréablement surprise du peu d'empressement que mettait le jeune homme à soutenir la conversation. Quel peut être ce monsieur de Maurénal, si peu galant et si obligeant néanmoins. »

Et, tout en ayant l'air de lire elle-même dans un petit livre anglais qu'elle tira de sa poche, elle se mit à considérer son compagnon de voyage plus attentivement qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors.

C'était un grand garçon, au teint fleuri, à l'air honnête et paisible, dont le large front témoignait d'une sérénité parfaite, et dont les grands yeux, surmontés d'épais sourcils, avaient de calmes et doux regards, inspirant la confiance et faisant naître la sympathie.

Il était proprement vêtu, mais avec un complet dédain des exigences de la mode. Les bouts de sa cravate, nouée sans art autour d'un col rabattu, flottaient sur une chemise bien blan-

che, mais d'une coupe peu élégante; il ne portait ni barbe ni moustache, et ses cheveux, taillés assez ras, croissaient librement, sans qu'aucune raie les partageât sur la tête; avec cela absence de gants, laissant voir des mains un peu calleuses et brunies par le soleil.

« Un savant, sans doute, » se dit la jeune fille.

Et pour tout de bon, cette fois, mademoiselle Ébrard se mit à lire dans son livre.

« Que ces wagons sont incommodes, celui-ci surtout, dit le vieillard après un long silence; je suis tout moulu, ma poitrine est en feu et j'ai la fièvre, je crois.

Le jeune voyageur posa son journal sur la banquette, et, prenant la main du malade :

« Vous n'avez pas de fièvre, lui dit-il, mais vous êtes fatigué et votre poulx est excessivement faible; nous voici arrivés à Aubagne, peut-être feriez-vous bien de vous y reposer quelques heures.

— Non, non, je veux arriver le plus tôt possible.

— Alors, tâchez de vous distraire un peu pour oublier vos maux. Voulez-vous feuilleter mon album? Vous y trouverez plusieurs vues de Provence; ces dessins ne valent pas grand'chose, à la vérité, mais les lieux qu'ils représentent ont un charme particulier. Voilà le Tholonet, où l'abbé Delille a composé une grande partie de son poème de *l'Imagination*; c'est un site enchanteur, et ces montagnes si pittoresques n'ont rien à envier à celles de la Suisse et des Pyrénées. Voici maintenant la Sainte-Baume, où Marie-Madeleine s'était retirée pour se soustraire au monde et n'avoir d'autre compagnie que les anges, qui venaient, dit-on, la visiter dans cette retraite. Malheureusement ce croquis, très-imparfait, ne saurait vous donner l'idée de la grandeur et de l'étendue de ce paysage ni de la beauté de ces arbres séculaires, qui ont ombragé sans doute la sainte pénitente sous leur dôme touffu.

— Sommes-nous près de Toulon, monsieur, demanda le malade, toujours plus désireux d'atteindre le but de son voyage.

— Deux stations seulement nous en séparent encore, répondit le jeune homme, celle d'Olivioules-Saint-Nazaire, où nous arriverons dans trois ou quatre minutes, et celle de la Seyne, où je dois m'arrêter. »

Comme il achevait ces mots, un bruit formidable retentit dans les airs, la terre trembla, les habitations d'alentour furent ébranlées à deux lieues à la ronde, les flots épouvantés reculèrent, et, comme si le cratère d'un de ces volcans, qui, dans les temps antiques, ont raviné ce pays, s'était rouvert tout à coup, une épaisse fumée voila l'éclat du soleil, et des flammes d'un rouge sombre jaillirent de toutes parts. En même temps le train se disloqua, les wagons se brisaient les uns contre les autres.

Ce fut une horrible catastrophe qui coûta la vie à plus de cent personnes. Quelques-unes, plus heureuses, trouvèrent le moyen de se tirer presque saines et sauvées de leur dangereuse prison; de ce nombre fut le jeune voyageur qui devait s'arrêter à la gare de la Seyne. Grâce à sa force musculaire, il acheva de briser une des parois du wagon, et, s'échappant par cette ouverture, il se trouva debout sur la route. Un lamentable spectacle s'offrit alors à ses regards; le train avait été coupé en deux, et, tandis que la locomotive fuyait comme affolée, laissant après elle sur le terrain poudreux une longue trainée de sang humain, le reste des voitures jonchait le sol de planches brisées, de vitres volées en éclat, de débris de toutes sortes qu'une flamme ardente dévorait.

Tout moulu par le choc et par les efforts qu'il avait faits pour sa délivrance, le jeune homme demeura d'abord immobile et comme privé de ses facultés intellectuelles, ne pouvant se rendre compte de ce qu'il voyait autour de lui; puis, la pensée et la mémoire lui revenant, il se demanda ce qu'étaient devenus le vieillard et sa compagnie.

Un faible gémissement qui paraissait sortir de dessous terre répondit à sa pensée.

« Ils vivent encore, l'un des deux, du moins, mais il n'y a pas un instant à perdre. »

Sans songer à appeler au secours, il se mit à déblayer le wagon avec une activité fiévreuse.

Après quelques minutes, longues comme des années, de ce travail si plein de douloureuses émotions, il découvrit enfin ses compagnons de voyage.

« Mon oncle! Sauvez mon oncle! dit Théonie d'une voix faible.

— Nous y travaillerons ensemble, répondit Georges, tout en achevant de la dégager elle-même, et en l'aidant à se soutenir; pouvez-vous vous tenir debout, mademoiselle, et avez-vous conservé l'usage de tous vos membres?

— Je l'espère, dit-elle; mais mon oncle ne dit rien, il ne se plaint même point; mon Dieu, mon Dieu! aurait-il cessé de vivre?

— Je ne le crois pas, ou pour mieux dire, je suis persuadé du contraire. Soutenez-le dans vos bras, s'il vous plaît, et aidez-moi à le charger sur mes épaules, car la flamme nous gagne, nous n'avons pas un instant à perdre.

Et lorsque, après de pénibles efforts, Georges de Maurénal fut parvenu à transporter le vieillard hors de la voie ferrée et à le déposer sous un olivier, il tomba lui-même épuisé de fatigue auprès de celui qu'il venait de sauver.

La jeune fille, à cette vue, jeta des cris perçants qui attirèrent l'attention d'un paysan du voisinage, accourant en toute hâte sur le lieu du sinistre.

« Au secours! criait la jeune fille en montrant

du doigt à ce garçon les deux corps étendus sans mouvement.

Mais déjà M. de Maurénal avait recouvré l'usage de ses sens.

— Ce n'est rien, dit-il en se relevant à demi, et, si j'avais seulement un peu d'eau fraîche et du vinaigre, je crois que ce pauvre monsieur reprendrait bien vite connaissance.

— Vous allez avoir l'un et l'autre, dit le paysan en langue provençale, ma bastide est à deux pas d'ici, je serai bientôt de retour.

II

L'OPÉRATION

Avant même que le paysan ne fût arrivé le malade ouvrit les yeux et soupira profondément.

« Victoire ! dit M. Georges, il vit, il est sauvé !

— Dieu soit béni ! s'écria la jeune fille en soulevant doucement la tête du vieillard ; mais que faire maintenant ? ajouta-t-elle en consultant son compagnon.

— Essayer de lui trouver un asile, où il puisse reposer quelques jours, répondit celui-ci.

— Monsieur, dit le paysan qui arrivait, enfin, si c'était dans votre idée de transporter ce bourgeois jusqu'à la campagne de M. Baruc, je suis homme à vous donner un coup de main.

— Ce n'est pas de refus, mon ami, répondit Georges tout en faisant avaler au malade quelques gouttes d'eau fraîche et en consultant la nièce du regard ; mais qu'est-ce que M. Baruc, et où se trouve sa bastide ?

— A deux pas de la nôtre, là-bas sous ces hauts platanes qui nous empêchent de la voir. Quant à M. Baruc, c'est un maître pilote, embarqué sur la *Sirène*, qui nous a laissé la clef de sa bastide pour que nous la tenions propre, et qui ne sera pas fâché qu'elle ait rendu service à de braves gens dans la peine.

— En route, donc, dit le jeune homme, car l'ardeur du soleil, qui augmente à chaque instant, pourrait faire du mal au malade ; mais je n'ai pas besoin de vous pour le porter jusque-là, montrez-nous seulement le chemin.

Ils se mirent en marche au plus vite, le vieillard poussant des gémissements douloureux, Théonie le suivant de près, et lui faisant respirer de temps à autre l'odeur d'un mouchoir trempé dans du vinaigre.

La bastide de M. Baruc était une maisonnette à trois fenêtres de façade, propre et gentille, ayant un salon et une cuisine au rez-de-chaussée et deux chambres au premier étage. C'est dans l'une d'elles que fut déposé le vieillard, mais lorsqu'on voulut lui retirer ses vêtements pour qu'il pût reposer plus à l'aise, il poussa des cris si plaintifs que Georges comprit qu'il était blessé ;

tirant alors un couteau de sa poche, il fendit les manches de la redingote et vit que le bras gauche était cassé et l'épaule fortement meurtrie.

« Voilà qui demande les soins d'un homme de l'art, dit le jeune homme. Et s'adressant au paysan :

— Y a-t-il un bon chirurgien dans les environs, mon ami ?

— Tout à l'heure, comme j'allais prendre la clef de la bastide, j'ai aperçu de loin le docteur qui, cet hiver, a soigné ma mère d'une fluxion de poitrine, c'est un brave homme et un bon médecin, celui-là, je vous en réponds, monsieur.

— Pour l'amour du ciel, courez vite le chercher, s'écria Théonie toute en larmes.

— Calmez-vous, mademoiselle, lui dit Georges à demi-voix, votre douleur pourrait inquiéter le malade.

Un quart d'heure plus tard, le docteur entra dans la chambre.

C'était un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, d'une physionomie ouverte et intelligente.

« Quoi ! c'est vous, cher docteur, dit Georges en lui tendant la main, c'est donc la Providence qui vous envoie.

« Est-ce que tu étais dans ce train de malheur, mon pauvre Georges ? Tu n'es pas blessé, j'es-père ?

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de mon compagnon de voyage, qui a grand besoin de votre secours. Comment êtes-vous ici, docteur ?

— Je venais de voir un malade, et j'étais en route pour retourner chez moi lorsque l'épouvantable détonation m'a fait accourir au plus vite. Tout en parlant, le docteur s'était approché du blessé et le visitait avec soin, tandis que la jeune fille, les yeux fixés sur lui, attendait, dans une indicible angoisse, le résultat de cet examen.

— C'est une fracture, » dit le docteur.

Puis, après avoir échangé quelques mots à voix basse avec M. de Maurénal :

« Ainsi, je puis compter sur toi pour m'aider dans l'opération, lui dit-il tout haut.

— Entièrement, et je suis tout à fait à vos ordres, docteur. »

S'approchant ensuite de Théonie :

« Vous devez être accablée de fatigue, lui dit-il, il y a un lit dans la chambre voisine, il faut aller vous reposer, mademoiselle.

— Non, répondit-elle d'un ton ferme, car peut-être pourrai-je vous aider en quelque chose.

— A vous parler franchement, je crains tout le contraire.

— Je vous assure, monsieur, que j'ai plus de courage que vous ne croyez, répondit-elle en levant sur lui ses yeux remplis de larmes.

— Restez donc, puisque vous le voulez, mademoiselle ; mais point de cris, point d'attaques de nerfs, je vous en conjure. »

Le docteur Morlot était un chirurgien habile, et, quoique l'extrême faiblesse du vieillard et la stupeur dans laquelle il était plongé, l'eussent effrayé tout d'abord, l'opération réussit à merveille.

Fidèle à sa promesse, mademoiselle Ebrard s'était montrée forte et courageuse; non-seulement elle avait secondé de tout son pouvoir le docteur et son aide improvisé, mais elle avait soutenu les forces morales du patient par de tendres et consolantes paroles.

« Vous seriez une excellente sœur de charité, lui dit Georges en manière de compliment, le premier qu'il lui eût fait depuis leur connaissance.

« Je vais maintenant offrir mes services à d'autres blessés, dit le docteur, car il n'y en avait que trop sur la route, mais je reviendrai voir monsieur avant de rentrer chez moi.

— Je vous suis, docteur, dit Georges au chirurgien. Adieu, mademoiselle, je fais des vœux ardents pour le prompt rétablissement de votre cher malade.

— Eh! quoi, monsieur, vous partez, vous nous abandonnez ainsi! s'écria la jeune fille. Vous allez partir, sans que nous sachions où vous revoir, sans nous laisser même le temps de vous exprimer notre reconnaissance. Et qu'allons-nous devenir dans cette maison d'emprunt, seuls avec ces braves gens dont nous ne comprenons pas même le langage?

— Je ne demande pas mieux que de vous être utile, si je le puis, répondit-il, d'un ton qui ne laissait aucun doute sur sa sincérité; seulement, j'ai d'abord un devoir à remplir; ma famille, qui m'attendait aujourd'hui même, doit être en peine sur mon compte; il me tarde de la rassurer par ma présence; mais je reviendrai vous voir, puisque vous le désirez, je reviendrai le plus tôt possible.

— J'y compte, dit-elle, en lui tendant sa main mignonne, qu'il toucha à peine du bout des doigts. A bientôt, docteur, je vous attendrai avec impatience.

Elle s'approcha de la fenêtre et suivit des yeux les deux hommes qui s'éloignaient à grands pas; puis, lorsqu'ils eurent disparu, elle alla s'asseoir près du lit du blessé.

« Que Dieu ait pitié de nous, dit-elle enfin, et qu'il vienne à notre secours! »

Comme elle achevait cette prière, le bruit d'une voiture arriva distinct à ses oreilles, elle alla reprendre son poste d'observation auprès de la fenêtre demeurée entr'ouverte.

C'était bien une voiture qui s'avancait vers la bastide. Elle s'arrêta à l'ombre des platanes, un homme en descendit, et quelle fut la surprise de mademoiselle Ebrard en reconnaissant Georges de Maurénal, qu'elle croyait bien loin déjà. Il n'était point seul, cette fois : une femme grande, mince et de tournure très-distinguée, à laquelle il offrit

la main, s'élança après lui sur le marche-pied et le suivit dans la bastide.

Un instant après, le jeune homme frappait discrètement à la porte de la chambre. Georges était radieux.

« Je vous amène une personne bien plus capable que moi de vous donner de bons conseils; faut-il la conduire jusqu'ici, ou serez-vous assez bonne pour aller la voir au salon, où je l'ai fait entrer?

— Madame de Maurénal, sans doute, dit la jeune fille avec une certaine hésitation.

— C'est ma mère que je vous amène. Je lui ai raconté notre rencontre de ce matin, la fatale aventure de ce jour; elle en a été fort émue et elle a voulu vous voir pour vous offrir ses services.

— Mon oncle repose en ce moment, dit la jeune fille; je vais descendre avec vous, présentez-moi, je vous prie.

— Oh! ce n'est pas nécessaire; demandez sans façon ce dont vous avez besoin, ma mère fera de bon cœur tout ce qu'elle pourra pour vous venir en aide; moi je reste auprès du malade, qui pourrait avoir besoin de soins.

— Merci, merci, monsieur, dit-elle en descendant rapidement l'escalier.

Madame de Maurénal l'attendait debout dans le vestibule.

« Pauvre enfant, dit-elle, aussitôt qu'elle l'aperçut, quel terrible événement et que d'actions de grâces à rendre au ciel pour avoir échappé à un si grand péril! J'ai vu en passant le théâtre du désastre, et j'en ai frémi d'horreur, on dirait un champ de bataille. Je viens me mettre à votre disposition; en quoi puis-je vous être utile?

— Je vous suis extrêmement reconnaissante, madame; ce dont j'ai le plus grand besoin, serait d'avoir une religieuse, pour m'aider à soigner mon pauvre oncle, car, vous l'avouerez-je, je me sens si fatiguée qu'il me sera bien difficile de veiller cette nuit.

— Je n'ai pas de peine à le croire; malheureusement, les religieuses de l'Espérance ne sont pas très-nombreuses en ce pays; mais je vous enverrai, aujourd'hui même, si vous le désirez, une brave femme de ma connaissance, très-honnête et très-capable de soigner un malade.

— Que vous êtes bonne, madame, et que ne vous dois-je point, à vous et à monsieur votre fils qui nous a arrachés à une mort cruelle.

— Oui, c'est un bon garçon que Georges, dit madame de Maurénal, dont les yeux brillèrent d'un maternel orgueil.

— Dites un noble cœur, madame; si vous aviez vu avec quelle touchante bonté il a tout d'abord soigné mon pauvre oncle, qui était loin de s'être montré aimable à son égard, aigri qu'il était par sa maladie; puis avec quel courage, il l'a tiré des décombres, et emporté sur son dos!

— Il n'a fait là que son devoir de chrétien,

reprit la mère, dont la physionomie radieuse démentait quelque peu l'humilité de ses paroles; mais il est certain que tous les hommes ne le remplissent pas avec autant de conscience; puis il est toujours si bon, si dévoué! Mais ce n'est pas de lui qu'il s'agit, reprit-elle en souriant, excusez-moi, mademoiselle, toutes les mères s'oublent facilement à faire et à entendre l'éloge de leurs fils, et cependant le moment est mal choisi, car l'heure s'écoule et nous n'avons pas de temps à perdre pour tout ce qui nous reste à faire.»

Comme elle achevait ces mots, le docteur Morlot revenait à la bastide.

« Je reviens voir mon malade avant de rentrer chez moi, dit-il à Théonie. »

Et se tournant vers madame de Maurénal :

— Je suis fort content de vous trouver ici, et en bonne santé, lui dit-il, car j'étais en peine de vous en pensant aux inquiétudes que vous avez dû éprouver au sujet de votre fils; mais où est-il, ce cher Georges?

— Auprès de mon oncle, qu'il a la bonté de garder en ce moment, dit Théonie.

— Alors je vais le rejoindre au plus vite; ne vous dérangez pas, mesdames, je vous appellerai, si j'ai besoin de vous. »

III

GEORGES DE MAURÉNAL.

Quelque temps après, le docteur retournait au salon, et son air sérieux et presque soucieux fit une douloureuse impression sur mademoiselle Ebrard.

« Mon oncle serait-il plus mal? s'écria-t-elle. »

— Je ne vous cache point, mademoiselle, que j'ai de vives inquiétudes sur son compte, une fièvre ardente s'est déclarée, et dans l'état de faiblesse où il se trouve, il est à craindre... »

Le docteur s'arrêta court en voyant la jeune fille pâlir et s'affaïsser sur elle-même.

« Qui aurait pu le croire, dit-il, elle qui s'était montrée si courageuse pendant l'opération! Il est vrai que cette pauvre jeune fille a déjà eu tant de secousses aujourd'hui, qu'il n'est pas étonnant qu'elle faiblisse à la fin. »

— Il faudrait pouvoir l'étendre sur un lit et la forcer à prendre du repos; il y a une chambre libre au premier étage, tâchons de l'y conduire.

— Voilà qui change toutes mes combinaisons, je ne puis pas abandonner ces deux malades dans cette campagne isolée, et, puisque la Providence les a placés sur mon chemin, il est de mon devoir d'en prendre soin. Georges va se rendre seul à la Florine, il en rapportera tout ce qui est nécessaire, il fera prévenir Misi Guisou que Baptiste conduira jusqu'ici et qui veillera sur l'oncle, pendant que je passerai la nuit près de la nièce. »

Elle appela son fils et lui donna ses instructions.

« Rassure surtout Adélaïde, lui dit-elle, et dis-lui bien que je retournerai le plus tôt possible. »

Elle déposa ensuite un baiser sur le front du jeune homme, lui souhaita un sommeil paisible et ils se séparèrent.

« Oui, un beau et bon garçon, se dit-elle, le cœur tout dilaté de tendresse, doux et soumis comme une fille bien élevée; Ah! je suis une heureuse mère! »

Peut-être aurait-elle pu souhaiter, dans un garçon de cet âge, un esprit plus ferme, un caractère plus énergique et aussi plus d'aisance dans les manières et d'élégance dans sa personne; mais madame de Maurénal ne voyait rien au monde de meilleur, de plus beau, de plus parfait que son fils, elle ne pouvait vivre loin de lui et ce n'était pas sans un grand serrement de cœur et un grand effort sur elle-même qu'elle lui avait permis naguère ce petit voyage de quelques jours, qui avait été sur le point de se terminer pour lui d'une manière si tragique.

Elle écouta un instant le bruit de la voiture qui emmenait vers la Florine son Georges bien-aimé, et c'était un véritable sacrifice qu'elle faisait à la charité chrétienne que de le laisser partir tout seul ce jour-là.

Madame de Maurénal entra dans la chambre de la jeune fille, qu'elle trouva endormie, mais dont le sommeil n'était nullement paisible; des soupirs étouffés, des mots à peine intelligibles s'échappaient par intervalles de ses lèvres entr'ouvertes :

« Au secours! monsieur Georges, au secours! s'écria-t-elle une fois presque distinctement. »

— Est-ce mon fils qu'elle appelle ainsi dans ses rêves? se dit la mère en fronçant le sourcil; comment sait-elle son petit nom?... Mais, simple que je suis, le docteur l'a prononcé devant elle, et moi aussi peut-être... »

Près de deux heures s'écoulèrent encore pendant lesquelles Théonie continua à éprouver une agitation fiévreuse, et le vieillard, au contraire, une prostration presque complète. Enfin la garde-malade arriva. Georges s'était fidèlement conformé aux instructions de sa mère.

La nuit fut plus tranquille qu'on n'aurait pu l'espérer. Madame de Maurénal la passa tout entière au chevet de la jeune fille, tandis que la garde-malade s'était installée près du vieillard.

Au point du jour, Théonie se réveilla et regarda tout autour d'elle, sans savoir où elle se trouvait et si elle ne continuait pas un rêve commencé; puis, la mémoire lui revenant peu à peu, elle se redressa sur son lit, et, reconnaissant madame de Maurénal :

« Que je suis confuse de la peine que je vous donne, madame! dit-elle; comment va mon oncle? »

— Il a passé une bonne nuit, mademoiselle, et vous pourrez le voir bientôt. »

Théonie se rendit alors dans la chambre du malade, et, le trouvant beaucoup mieux que la veille au soir, elle lui raconta avec un accent chaleureux tout ce qu'ils devaient l'un et l'autre à l'extrême bonté de M. Georges et de sa mère.

« Comment pourrons-nous jamais leur témoigner notre reconnaissance ? ajouta-t-elle d'un ton pénétré.

— En priant Dieu pour nous, » dit avec un aimable sourire madame de Maurénal, qui entraînait dans la chambre.

Le bras cassé de M. Ébrard exigeait au moins six semaines de repos et l'état de sa santé en demandait probablement plus encore. Théonie le comprit si bien que, quelque chétive que fut la bastide, elle la loua pour trois mois et chercha à s'y installer de son mieux. En outre de misi Guisou, la garde uniquement consacrée aux soins de son oncle, elle se procura aussi une cuisinière, ainsi que les ustensiles et les petits meubles qui lui étaient nécessaires, et elle remonta un peu sa garde-robe, ce dont elle avait grand besoin, n'ayant en sa possession que les vêtements qu'elle portait sur elle le jour de la catastrophe ; mais, si les bagages avaient été perdus, il était facile de comprendre que le portefeuille du moins avait été sauvé, et que l'argent ne manquait pas dans le ménage.

Le docteur Morlot venait tous les matins voir son malade, et, pour peu que ses occupations le lui permissent, il retournait le soir à la Bastide, où mademoiselle Ébrard l'accueillait en ami.

Madame de Maurénal, accompagnée de son fils, avait fait aussi plusieurs visites à la bastide, et ces jours-là étaient des jours de fête pour l'oncle et pour la nièce.

« Avez-vous remarqué combien mon oncle est content quand vous venez et comme son visage se rassérène à votre aspect, dit un jour la jeune fille à Georges, pendant que madame de Maurénal échangeait quelques mots avec le malade ; je crois en vérité que vos visites lui sont encore plus utiles que celles du médecin, quoique ce soit un excellent homme que le docteur Morlot. »

La semaine suivante, Georges arriva vers le soir.

« Ma mère a la migraine, dit-il, ce qui l'a empêchée de venir cette après-midi, et elle m'a chargé de vous apporter ce volume des conférences de Mgr Mermillod, dont elle nous avait parlé jeudi dernier.

— Elle est mille fois bonne, et je vous prie de la remercier de ma part.

— Comment va M. Ébrard ?

— Toujours à peu près de même, je viens de lui lire le journal et il s'est endormi en l'écoutant, ce qui ne m'étonne guère, mais ce qui m'empêche de vous offrir de monter chez lui.

— J'en suis très-fâché, répondit Georges, et je vous prie de le lui dire.

COMTESSE DE LA ROCHÈRE

(La suite au prochain Numéro.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GATEAU DE RIZ (Recette demandée).

Cinq cuillerées de riz pour un litre de lait froid ; sucrez, mettez un bâton de vanille, faites cuire à petit feu pendant une heure et demie. Ajoutez six jaunes d'œufs et deux blancs bien battus en neige, mêlez bien le tout. Beurrez un moule, saupoudrez-le de mie de pain sèche, versez le riz dedans, placez le moule dans le four du fourneau économique, ou sur la cendre, avec le four de campagne au-dessus. Le dessus doit être semi-doré.

MASSEPAIN AU CHOCOLAT

Fouettez très-ferme un blanc et demi d'œuf, mêlez-y 190 grammes de sucre en poudre et 60 grammes de chocolat râpé, mêlez exactement

sans battre, ajoutez quelques filets d'amandes coupés très-mince. Enlevez avec une cuiller à café, des petites portions de ce mélange, placez-les sur une feuille en papier d'office en les espaçant. Faites les cuire à un feu très-doux : ne les retirez du papier que lorsqu'ils seront refroidis.

RECETTE CONTRE LE MAL DE DENTS

Avoir du bon bois de chêne, le faire brûler jusqu'à ce qu'il soit en charbon bien rouge et le jeter ainsi dans un bol de vin rouge avec lequel vous vous gargariserez bien la bouche, le gardant dedans autant que possible.

J'ai fait l'expérience de ce remède moi-même, et en ai reconnu l'efficacité immédiate.



CHATEAU-THÉBAUD

A ALBERT BOURGAULT-DUCOUDRAY



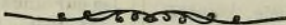
Ce gai soleil nous invite :
Venez, ami, partons vite,
Allons voir quelque beau lieu,
Quelque vallon solitaire,
Qui, plein d'ombre et de mystère,
Montre bien le doigt de Dieu.

Voici la Sèvre charmante...
Suivons son onde dormante;
Vertou s'étage là-haut;
Mais nous quittons son domaine,
Et la Sèvre pour le Maine :
Salut à Château-Thébaud !

Ah ! que de mélancolie !...
On croirait que l'Italie
S'étend sous cette hauteur.
Sublime aspect ! il m'écrase :
J'admire, et prie, — et l'extase
M'emporte à mon Créateur !

Jugeons, par ces pins superbes,
Ces eaux, ce velours des herbes,
Ces rochers audacieux,
De quelle magnificence
La Beauté dans son essence
Doit se revêtir aux cieus !

E. GRIMAUD.



REVUE MUSICALE



Psyché. — Concert du Trocadéro. — Les Tziganes.
Choix de compositions. — Renseignements.

Nous ne comprenons pas qu'au lieu de représenter la belle pièce de *Psyché*, au théâtre National de l'Opéra, on l'ait fait jouer dans la salle de l'Opéra-Comique, cadre trop étroit pour les

proportions grandioses de cette superbe partition. Autrefois cela se comprenait ; les rôles bouffes y occupaient plus de place qu'ils n'en ont aujourd'hui. Le compositeur n'avait pas si amplement développé et élargi celui de *Psyché*, qui est à présent d'une incomparable puissance. Il est vrai que le dialogue parlé n'est pas du do-

maine de l'opéra, mais certes, le plus charmant sujet des métamorphoses d'Ovide méritait bien cet honneur.

La phrase en sourdine des violons se liant au chœur d'introduction :

Vénus, fille de l'onde,

produit un effet doux et charmant. Toute cette espèce de préface est traitée avec une grande ampleur.

L'air de mademoiselle Heilbron :

Ah! si j'avais jusqu'à ce soir
Ton divin pouvoir,

a été chaleureusement applaudi.

La romance d'Eros :

O toi, qu'on dit plus belle
Que Vénus aux doux yeux,

est une des plus délicieuses de la partition. Toutefois, nous en exceptons l'admirable finale qui est une grande page de maître.

Le deuxième acte est moins élevé, moins remarquable que le premier. Une sorte de vapeur poétique le couvre de ses ailes grises. Cependant le chœur syllabique en *sol* et le rire bruyant des nymphes :

Quoi! c'est bien lui-même!

La jolie chanson de Mercure :

La déesse de Cythère
Se désespère
D'avoir un si grand garçon.

coupe agréablement ce voile un peu uniforme.

Au quatrième acte, un trio dramatique plein de vigueur et de passion, chanté par Eros, Psyché et Mercure a fait un prodigieux effet. Mais disons-le, cet opéra est une pièce d'érudit. Le public ordinaire, tout intelligent qu'il soit, n'est pas apte à juger les délicatesses et les hauteurs d'une grande partie des combinaisons symphoniques qui émaillent la partition. Quoi qu'il en soit, *Psyché*, un jour bien comprise et bien appréciée, prendra place dans les œuvres capitales des maîtres de notre époque.

.*.*

La salle des Concerts de l'Exposition a été solennellement inaugurée ; mis à l'essai quelques jours avant, le monument de MM. Davidoud et Bourdais est sorti victorieux de cette double épreuve. Cinq ou six mille auditeurs et cinq cents exécutants peuvent y trouver place. L'acoustique en est excellente, quoiqu'on lui reproche un peu trop de sonorité. Mais il est supposable que ce défaut tient à la disposition des forces vocales et instrumentales, et, dès lors, il devient facile d'y porter remède. M. Colonne aura trouvé le véritable groupement des voix,

lorsqu'il aura disposé l'orchestre de manière à bien équilibrer l'harmonie avec les instruments à cordes ; surtout, lorsque l'orgue viendra relier toutes les sonorités éparses et flottantes, on obtiendra, sans aucun doute, le grand effet musical qu'on est en droit d'attendre. C'est l'orgue qui doit donner à la salle sa nouvelle, sa véritable destination. Sans ce titan instrumental, point de musique suffisante dans ce gigantesque vaisseau ; on le comprendra quand l'instrument construit par M. Cavaillé-Coll aura fait entendre sa puissante voix.

Nous devons ajouter que si la Salle nouvelle demande un orchestre disposé selon des principes particuliers et est soutenue par l'instrument qui, à lui seul, est tout un orchestre, elle exige de la musique écrite spécialement pour les masses et composée en vue de tout un peuple d'auditeurs.

A de telles distances, le détail se perd et les grandes lignes restent seules perceptibles, il faut donc de la musique d'un dessin assez net pour que ses mouvements soient saisissants de tous les points, et qu'on puisse suivre les ondulations de la période musicale, comme on suit le style d'un monument. Simplicité, grandeur, voilà les mots de tous les artistes qui auront la louable ambition d'aborder le nouveau temple élevé à la musique.

Nous avons trouvé ces qualités dans le premier chœur du *Désert*, de Félicien David ; dans le finale de la *Sapho* de M. Lacombe ; dans toute la première partie des *Noces de Prométhée*, de M. Camille Saint-Saëns. Le récit large et pompeux chanté par Warot, la belle phrase instrumentale qui suit le chœur fugué, et le réveil de Prométhée, où sonne la voix de Melchisedec, ont produit un admirable effet. Aussi, sont-ce ces beaux fragments qu'on a le mieux goûtés, avec le septuor des *Troyens*, qui a obtenu un succès indéniable. Il faut donc que les compositions entendues dans la salle du Trocadéro soient grandes et magistrales ; il faut que le public y écoute les grands oratorios de Bach et de Haendel.

.*.*

Nous ne dirons que quelques mots, aujourd'hui, des concerts de l'Orangerie et des Tuileries, où les Tziganes se sont fait entendre, à la joie des nombreux visiteurs. Ce petit groupe de musiciens — ils sont au nombre de quatorze — est incomparable de fougue, d'inspiration et de précision rythmique. Là, pas d'instruments de cuivre. Sept violons, deux altos, un violoncelle, deux contre-basses, une petite clarinette à deux tons de rechange et une sorte de harpe horizontale ; voici tout leur bagage. Ces bohémiens sont d'admirables ménestriers, sur lesquels G. Sand n'aurait pas manqué de faire un livre. Les croyez-vous susceptibles d'études musicales ? Pas le moins du monde. Doués d'une excellente

mémoire, ils apprennent un air par cœur. Puis ils groupent les parties avec une intelligence hors ligne et un sentiment musical très-vif. Ils adorent les fioritures et s'y livrent avec un incroyable bonheur. Listz disait que les Tziganes ne connaissent ni lois, ni règles, ni discipline en musique. Tout leur est bon pourvu que cela leur plaise, et cependant ce qu'ils exécutent est charmant; ils varient à l'infini, s'entre-croisent, se superposent et prennent une quantité de nuances et d'expressions, depuis la plus terrible violence jusqu'à la plus ineffable douceur. Leurs rythmes sont flexibles comme les branches d'un saule pleureur. Leur musique est, originale, colorée, intéressante.

* *

Parmi les œuvres remarquables qu'il est bon d'enregistrer ce mois-ci, nous citerons un ouvrage très-important de Ch. Duvois, sur *l'Enseignement simultané du Piano et de l'Harmonie*, le seul propre à former des musiciens en même temps que des instrumentistes. Cette publication est divisée en huit cahiers, dont chacun est consacré à une étude spéciale. Nous sommes certain qu'il est appelé à rendre de sérieux services à l'art contemporain. Son prix, d'ailleurs, nous semble modéré.

La maison Richault publie, cette année, quelques pièces de J. Raff, pour piano, à deux et à quatre mains, qui sont très-demandées. Ses *Landlers* ont un succès mérité.

L'op. 64, *deux Sérénades* de Th. Gouvy, ainsi que l'op. 31, *Réverie et Galop*, suites à quatre mains, de H. Reber, sont des compositions distinguées.

Voir pour les morceaux de musique de danse, l'attrayante collection des deux Ph. Fahrback, et celle encore plus nombreuse des trois Strauss. Elles sont éditées au *Ménestrel*.

Les disciples de l'art du chant trouveront bon nombre de morceaux pour voix de femme, dans la partition nouvelle d'A. Thomas, *Psyché*, dont on connaît déjà la haute valeur. Aux personnes qui ne voudront pas se lancer dans la grande musique d'opéra, nous conseillons de fouiller dans l'*Album des vingt Mélodies*, de P. Lacombe, qui est en vente chez Enoch, 27, boulevard des Italiens.

Puisque nous avons nommé le *Ménestrel*, nous répondrons à la demande qui nous a été faite, que l'*Ingénue*, gavotte de L. Arditi, dont nous avons parlé dans le numéro de Mai, a été publiée dans cette maison, qui se trouve, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

En quels termes assez durs pourrai-je t'aborder aujourd'hui, enfant terrible que tu es?... Je suis dépitée au dernier point, et c'est en toute justice que je te rends responsable de ma mauvaise humeur.

Ne m'as-tu point appelée « marieuse » dans une de tes dernières lettres?...

Or, cette lettre malencontreuse est tombée sous les yeux d'une légion de frères, d'oncles et de

cousins, célibataires aux abois, qui ont pris ta plaisanterie au sérieux, et me voici devenue le point de mire de toutes ces ambitions déchaînées! On me fait la cour de Belfort à Fontarabie; on m'encense de Quimper à Toulon; on m'invoque du mont Saint-Michel à Montpellier! De toutes parts m'arrivent des cris de détresse et des épîtres diversement parfumées; quelques-unes sentent le tabac! J'en saisis au hasard deux

ou trois dans le tas, et je t'enjoins de les lire, ce sera ta punition.

Madame,

« Puisqu'il entre dans vos goûts de marier les gens, je pense vous être agréable en requérant votre bonne volonté. S'il le faut même, je réclame un tour de faveur, je suis pressé.

« Je suis pressé, parce que j'ai mis hier dans blanc de a cinquantaine; c'est vous dire que e veux une emme jeune, par compensation ne faut pas que, à nous deux, nous puissions compter quatre-vingts ans.

« Il serait à propos qu'elle fût jolie, encore par compensation : je suis roux, marqué de la petite vérole et pourvu d'un nez pour lequel mes camarades ne témoignent aucune considération. Si je dois donner le jour à des enfants, il faut, au moins, qu'ils aient la chance de ressembler à leur mère !

De toute nécessité, la future madame Lestoubochon devra se bien porter : que deviendraient mes rhumatismes et ma dyspepsie si ma femme manquait de forces pour les muscler ! Je ne serais point fâché qu'elle appartint à une famille distinguée, attendu que mon brave homme de père était tout simplement... imaginez une profession très-modeste, ce qui ne constitue pas un ancêtre pour mes descendants.

« Enfin, comme la fortune m'a toujours brûlé la politesse au moment où je croyais lui mettre la main au collet, il est indispensable que madame Aristide Lestoubochon soit ornée d'une dot à l'unisson de ses autres mérites. Vous comprenez... quand il n'y a rien au ratelier...

« Sur ce, madame, je vous décerne à l'avance mes remerciements, ce sera toujours cela de fait, et je boucle mon sac pour avancer à l'ordre le plus tôt possible.

« Votre serviteur aussi empressé que
« reconnaissant,

« ARISTIDE LESTOUBOCHON

Que dis-tu de cette aimable requête, ma petite Jeanne ? Tu mériterais que je fisse « avancer à l'ordre » ce généreux prétendant, de ton côté. A un autre maintenant :

« O femme digne de ce nom, comme une divinité tutélaire penchée du fond des cieus obscurs vers l'humanité souffrante; comme une brise légère dont le souffle mystérieux rafraîchit complaisamment les fronts fiévreux où bouillonne le rêve brûlant; comme une fleur poétique dont les parfums d'espérance enivrent les cœurs incompris; comme un habile praticien les mains pleines d'onguents réparateurs, d'emplâtres fortifiants, de cataplasmes mous, etc., etc., vous passez parmi la foule recueillant les discrets soupirs, exauçant les vœux timides... les miens éclosent

sous vos pas, semblables à une gerbe multicolore de feux de Bengale; ils s'élèvent à vos regards, pareils à une chandelle romaine... les laisserez-vous s'évanouir en fumée?...

Non ! Vous chercherez... et vous trouverez !.. Vous trouverez l'ange de mes rêves, mon idéal, mon âme sœur, la poétique moitié de moi-même enfin, et vous me jetterez éperdu à ses pieds ! Nous aurons mêmes goûts, mêmes pensées, mêmes aspirations; elle sera moi, je serai elle, et nous nous refléterons l'un dans l'autre; mais pour que vous saisissiez au passage cette parfaite image de moi-même, laissez-moi vous esquisser mon portrait :

Au physique :

Une tête de penseur nimbée d'une chevelure plus pâle que le lin des quenouilles; des yeux expressifs d'un bleu sombre, plus sombre que l'indigo des lavandières; des narines sentimentales et frémissantes comme les ailes déployées de l'oiseau des nuits; un visage absolument vierge de cette malséante végétation appelée barbe; une taille élancée et droite qui fait songer au pieu nouvellement planté; des attaches aristocratiquement dépourvues de ce repoussant produit qu'on nomme graisse; et enfin des extrémités distinguées, aussi nerveuses que celles du blond chamois, aussi effilées que celles de la verte quenouille.

« Au moral : imagination de feu qui étincelle et flamboie; la poésie en déborde, bien que tous les concours aient condamné mes vers, ils ne sont pas compris ! Nature essentiellement artiste : la sculpture, la peinture, la musique absorbent mes loisirs et la critique envieuse se rit assez de mes œuvres pour m'en prouver la supériorité ! goûts aristocratiques, princiers même; n'est-ce pas le propre des natures d'élite d'aimer tous les confort, tous les luxes, tous les raffinements ? Ma fortune considérable suffit à peine à la satisfaction de mes besoins personnels; il faudra donc absolument que mon âme sœur soit assez riche pour ne toucher en rien à ma propre part et pour prodiguer une rosée d'or aux tendres rejetons qui naîtront de notre hymen.

« J'attends, j'espère, j'ai confiance, et je vous baise dévotement les mains !

« APOLLO DE MIRAFLORES

« (Au château de... Pyrénées-Orientales.)

O Jeanne, espigle Jeanne, toi qui es cause de ce galimatias-fatras, félicite-toi de ta médiocrité; si tu possédais les trésors de la fastueuse Aline, reine de Golconde, moi qui suis la « brise légère, » je soufflerais dans les « ailes éployées » du blond Apollo pour le pousser vers toi !..

A un autre encore :

« Madame,

« Si mademoiselle Jeanne a dit vrai, vous ne

m'accuserez pas d'indiscrétion. Or je ne puis supposer cette femme de lettres capable de tendre des pièges au pauvre monde, uniquement pour se donner le plaisir de l'y voir tomber ! Donc, je me risque et je vous présente humblement ma requête. Mais je vous dois, madame, je me dois à moi-même de l'accompagner d'une profession de foi.

« J'étais né avec des dispositions affectueuses et confiantes ; à l'âge de sept ans, je jouais chaque jour au petit mari avec une mienne cousine encore couronnée d'un bourrelet de satin bleu et Dieu sait les trésors de patience, d'abnégation, de tendresse que je prodiguais dans mon lilliputien ménage ! Ma jeune épouse les accueillait avec une complaisance exemplaire : elle ne se faisait jamais prier pour se laisser porter sur mes épaules jusqu'à mon éreintement complet, pour dévorer mes confitures et mes gâteaux, pour me voir accomplir sans sa participation les punitions qu'elle seule avait méritées ; enfin c'était une lune de miel sans une goutte de vinaigre, et c'est à ses rayons sucrés que j'avisais l'avenir : « Quel bonheur, me disais-je, quel bonheur quand je serai grand et mari pour tout de bon ! »

« Aujourd'hui je suis « grand, » c'est-à-dire expérimenté ; mais je n'ai plus la moindre envie de devenir le mari de qui que ce soit et surtout de ma cousine qui a remplacé son bourrelet par une fausse natte, de fausses boucles et de faux accroche-cœurs !

« Alors que me demandez-vous ? allez-vous dire.

« Je vous demande, madame, de me marier. — Comment ! mais vous venez de me dire... — La vérité : je ne me sens plus aucune vocation matrimoniale ; mais ma mère, mes tantes, mes sœurs ont formé contre moi une ligue tellement redoutable, elles ont si solennellement juré de me soumettre quand même au joug conjugal que je me prends à trembler, car aucune de leurs *candidates* ne m'inspire sympathie ou confiance. Il faut en vérité que ma province soit déshéritée entre toutes. Jugez-en :

« La vanité préside chez nous à toute éducation féminine. On élève les jeunes filles pour le monde et l'on oublie de leur dire qu'elles seront le centre d'une famille ! On leur demande de paraître en les laissant libres de ne pas être ! On leur infuse des goûts luxueux sans leur apprendre l'ordre, l'économie, le travail qui en atténueraient les inconvénients ! On exalte leurs droits au dévouement, à l'adoration soumise d'un mari sans leur enseigner leurs devoirs sacrés envers ce mari ! Elles abordent le mariage égarées par de folles illusions, remplies d'elles-mêmes et se heurtent, au foyer conjugal, à des déceptions innombrables. Le découragement les y gagne escorté par l'ennui ; l'aigreur et l'injustice les y pénètrent avec leurs fatales conséquences ; l'indifférence

toujours, l'aversion quelquefois les détachent de celui qu'elles ne nommaient plus que leur compagnon de chaîne, et... vous devinez le reste !

Hélas ! oui, madame, cela se passe ainsi chez nous ! Et cependant il faut que je me marie, parce que tout mon entourage l'a juré, parce que je suis médecin et que le célibat nuit à l'établissement de ma clientèle ; parce que mon père désire voir se perpétuer sa race ; parce que... je vous épargne les autres parce que.

« Ceci bien établi, et mes compatriotes m'inspirant une terreur justifiée, vous voyez, madame, qu'il vous faut absolument me prendre en pitié.

« Mais j'y pense... si les filles de tous pays se ressemblaient, si vos compatriotes étaient sœurs des miennes?... Mais non, j'espère mieux d'elles, et bien que je ne croie plus, hélas ! à la perfection, je vous demande, madame, de me découvrir une femme moins imparfaite que les autres. Néanmoins, comme elle sera quand même dépen-sière et frivole, toutes les femmes le sont aujourd'hui plus ou moins, ne vous scandalisez pas si j'insiste sur le chiffre de sa dot, qui devra être aussi rond que possible.

« Si l'amour éclôt parmi les épines de ce mariage, je ne lui fermerai certes point mon cœur ! et les roses alors peut-être fleuriront en guirlande pour unir deux existences, comme aurait dit mon professeur de rhétorique. Sinon... ma femme pourra du moins compter sur des égards proportionnés à ses mérites.

« J'ai l'honneur de déposer à vos pieds mes respectueux hommages.

« FRANÇOIS DUVERT,

« Docteur méd. Par., à X..., département de.. »

Eh ! bien, Jeanne, que dirais-tu si je t'adressais tout droit cet homme logique et désillusionné ? Encore un, ce sera le dernier.

Madame,

Puisque vous êtes la Providence des âmes en peine, laissez-moi vous implorer ! Et d'abord, permettez-moi de vous dire comment je ne puis me passer de votre secours, comment je ne puis me choisir une femme moi-même : je suis né avec une terrible maladie, madame : la timidité ! Cette maladie n'a fait que s'accroître avec l'âge ; et maintenant j'ai peu d'espoir d'en guérir. Mais est-ce bien de la timidité ? Ne serait-ce point plutôt la conscience de mes infériorités ?...

« En effet, madame, je ne puis parvenir à me trouver beau : j'ai le teint si brun ! les yeux si grands ! la stature si élevée ! tout cela doit faire peur aux jeunes filles, n'est-il pas vrai ? Je n'ose donc les aborder, bien que ma mère prétende.... mais c'est une *mère-hibou*, comme toutes les mères, d'ailleurs !

« Si, au moins, je pouvais, en compensation, déployer quelque esprit ! Mais je ne m'abuse point



Aout 1878

4166

Journal des Demoiselles

Mode de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

Extrait des Grands Magasins de la Paix, n° 4 Septembre, 27. Mode de M^{me} Tarot, 4, p. Favart, Rubans et Passementerie

de la Ville de Lyon, Ch. d'Antin 6. Machine à coudre Wheeler et Wilson, 70 B. Sebastopol Teinturerie Européenne.

de M^{me} Lemaire, 26, Rue de la Paix, 26.

ayuntamiento de Madrid

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, Rue Drouot, 2

PARIS, 10 FRANCS

DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

La mousseline laine et le crêpe de Chine sont employés pour les jolis costumes de saison. L'un de ces tissus est toujours cher ; l'autre, au contraire, est bon marché et d'un agréable porté.

Ces costumes se font courts, laissant voir le talon de la bottine, de façon à pouvoir ne pas être relevés, ou à petite queue étroite et allongée, se retroussant facilement dans une main. Le premier cas exige une certaine recherche dans la chaussure.

Les corsages se font beaucoup à plis, surtout pour les personnes minces, et avec ou sans plaques.

Je choisis deux modèles simples en mousseline laine. (Cette étoffe en 70 cent. de large, coûte de 1 fr. 25 à 2 fr.)

L'un, *gris perle*, se compose d'un jupon à petite queue, orné de deux très-petits volants plissés à tête. Jupe taillée extrêmement longue pour former beaucoup de fronces en travers ; elle est attachée devant tout le long, par une suite de petits nœuds se touchant, en rubans étroits gris perle et blanc. Les lés de derrière retombent en draperies plates et allongées jusque sur les volants du jupon, où ils se trouvent fixés par des agrafes, ce qui donne l'aspect *princesse* au costume, car le bord de la jupe est simplement ourlé. Corsage à plaques surmontant dix plis, fixés seulement à la taille sous la ceinture de gros grain, à boucle d'argent niellé. Il est à basques avec continuation des plis simplement ourlés et un peu retenus en dessous, sans que cela soit apparent. Le devant a deux nœuds de rubans mélangés gris et blanc. A partir de la taille, les plis s'écartent de chaque côté, en laissant voir les nœuds de la jupe. Chapeau-capote en paille noire avec nœud alsacien en ruban gris perle et ruban blanc. Bouquet de roses blanches sur le côté. —

Brides doubles des deux nuances. — Le chapeau et le petit bavolet sont bordés de velours noir. Sous la passe, coquillé de velours. — Cette toilette peut servir en demi-deuil.

Le second costume de mousseline laine est *bleu pâle* et court. Jupon entièrement plissé à la religieuse. — Corsage plissé à plaques, ou plat à basques, si la personne est forte.

Comme seconde jupe, une écharpe de même étoffe plissée en travers, venant se nouer derrière et retombant en deux pans sur le jupon. Elle est garnie en haut, en bas et tout autour, d'une assez haute guipure blanche placée en revers. Même guipure ornant un col carré et revers aux manches. — Chapeau Mousquetaire en paille blanche, doublé de velours bleu et orné de deux plumes bleues.

Le cachemire de l'Inde de couleurs claires habille aussi fort bien les jeunes filles, et se porte parfaitement en soirée ; en blanc ou rose c'est particulièrement joli. On dispose pour le soir de petits fichus de blonde brodés de jais blanc, qui leur donne beaucoup d'élégance.

Pour la ville, on fait de délicieux mantelets écharpes croisant ou nouant devant, qui sont le complément de ces toilettes. On les garnit peu : deux tout petits volants plissés en pareil ou en ruban, deux ou trois rangs de petits effilés Tom Pouce, une petite broderie de soutache, un effilé copeau, ou de simples ourlets piqués.

Le crêpe de Chine convient aux femmes très-élégantes ; on le mélange généralement de velours, ce qui, du reste, se fait également avec la mousseline laine et le cachemire. La toilette que j'ai remarquée est en crêpe de Chine gris argent. Une seule jupe longue ; le devant est entièrement plissé en travers. La traine se retrousse ou se déploie à volonté, en se plaçant ou s'enlevant d'un coulant de velours prenant à la taille, sous les basques du corsage. Cette traine est disposée en crêpe de Chine, doublé et mélangé de

JUILLET 1878

velours pékin à mille raies vieil or et bleu clair. Le bas du devant de la robe est à plis et garni d'un froncé de ce même velours. Le corsage forme jaquette très-évasée devant, sur un gilet de velours pékin à trois étages et à poches. Manches de crêpe de Chine à revers de velours.

Chapeau à deux fins, en paille d'Italie, à large calotte et à larges bords. Sur le devant, nœud de velours à coques allongées. De côté, un peu en arrière, bouquet mélangé de boutons d'or et de bluets, brides de velours étroit passant sur le milieu de la calotte et se nouant sous le menton, si l'on veut que le chapeau soit fermé. Dans le cas contraire, on le place un peu plus en arrière et les brides vont faire un nœud sous le chignon. Petit bouquet de bluets et de boutons d'or au corsage.

La popeline blanche habille merveilleusement les enfants et les jeunes filles. En général, on ne la garnit pas. Cela a l'avantage de *se fort bien teindre*.

La satinette ou satin de coton uni et à damier est très à la mode; quand on s'en est servi en costume, on la prend comme doublure. Les petits volants plissés réussissent admirablement avec ce genre d'étoffe. On les orne quelquefois de petites dentelles blanches brodées de couleur.

Les percales satinées et à rayures à jours sont encore charmantes. En nuances foncées, il y a un joli choix : Gros bleu, gros vert, prune etc. L'ornement est ordinairement blanc. En étoffe plus légère, les corsages ou polonaises sont froncés et à plis doubles cousus. — Boutons de nacre.

Pour deuil, la grenadine et le barége noir, ornements de jais, sont toujours ce qu'il y a de plus élégant et de plus comme il faut. En demi-deuil, on garnit de petites Valenciennes blanches.

Les chapeaux des enfants et ceux des femmes s'ornent généralement de longues plumes d'autruche. Ceux dits *ronds* sont très-grands, et, par contre, ceux nommés *fermés* sont très-petits et placés très en arrière. Ces derniers ne se garnissent plus en hauteur. Les bouquets de fleurs, comme ceux que l'on pique dans les cheveux, se mettent très-bas en arrière de l'oreille, à l'espagnole.

Quand on orne les chapeaux de guirlandes de fleurs, il faut qu'elles soient assez plates quoique touffues, en un mot, que cela ne fasse plus de volume. Les chapeaux ronds se mettent également un peu en arrière de façon à ne plus cacher le front, ou du moins les cheveux qui le couvrent.

Ce n'est plus que pour voyages ou excursions que l'on porte encore des chapeaux avançant sur la figure; ils ont le plus souvent un nœud de velours ombré ou de sicilienne, coupé par une plume plate, une aile, ou une plume de coq, pointillée ou non de jais, ou d'or.

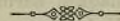
Les chapeaux retroussés d'un côté et quelquefois de deux sont doublés d'un froncé de velours

noir ou de couleur; souvent de grenat foncé, et aussi de velours blanc. Ils sont entourés de grandes plumes blanches, mais ou gris naturel, ou gris teinté par gradation jusqu'au marron. On mélange aussi deux plumes, l'une foncée, l'autre claire, celle-ci doublant celle-là; une blanche et une marron, une bleu de ciel et une gros bleu, etc. Un nœud de velours ou un bouquet de fleurs les retient.

Les chapeaux habituels ont des torsades de gaze assorties aux costumes, croisant par derrière et pouvant si l'on veut venir nouer sous le menton. Un petit bouquet, ou même une petite guirlande de fleurs surmonte la gaze autour de la calotte. Ainsi, des violettes avec une gaze foncée de cette nuance, des bluets, avec de la gaze gros bleu, etc., etc.

L'usage d'avancer les cheveux sur le front s'accentue de plus en plus; que ce soit en frange, anneaux, ondulations, etc. Mais l'obligation de couper, pour cette fantaisie, des cheveux souvent d'une belle longueur, fait hésiter des personnes cependant désireuses de suivre cette assez singulière mode. L'Exposition nous montre à ce sujet les plus ingénieuses inventions; de petits fronts de cheveux tout prêts à se poser, montés sur tulle avec la plus grande légèreté et perfection; ce qui simplifie toute difficulté et supprime la perte du temps souvent passé à organiser frisons et ondulations. Seulement, le prix de ces postiches est assez élevé. Si on a la bonne habitude de conserver tous les cheveux qui tombent, il suffit de les donner pour que l'on exécute à bien meilleur compte ces frisons qu'il serait fort désagréable de porter, venant d'autrui.

Nous compléterons les renseignements sur nos modes actuelles en disant que nos jeunes élégantes portent de plus en plus le châle de cachemire de l'Inde carré, si facile à jeter sur les épaules, par ces brusques variations de température. Ce changement dans nos goûts serait-il produit par l'admiration qu'excitent universellement ces magnifiques châles exposés au Palais du Champ-de-Mars? Cela prouverait que ces grandes exhibitions ont une influence sérieuse sur le goût, et nous serions heureuse, pour notre part, si elles ramenaient la mode, non pas du châle carré qui n'a jamais cessé d'être porté, mais du châle long qui donnait à la tournure de la femme une si grande distinction.



VISITES DANS LES MAGASINS

Il est un magasin, situé 10, boulevard Malesherbes, qui attire tout autant les amateurs que l'exposition japonaise du Champ-de-Mars. Il faut dire que les objets artistiques qu'il expose au public dans les étalages de ses vitrines lui arrivent des

premiers fabricants de Yedo, Nangasaki, Osaka, et qu'ils peuvent soutenir la comparaison redoutable des chefs-d'œuvre du palais de l'Industrie; et nous ajouterons pour les amateurs-acheteurs que les prix y sont beaucoup plus abordables. Nous y avons vu des jardinières, des bibelots de toute sorte d'autant plus tentants qu'ils sont à la portée des bourses modestes.

Voici, par exemple, des éventails charmants de dessin, d'originalité, qui sortent du vulgaire, et comme l'éventail est entré aujourd'hui dans nos habitudes, il faut le choisir avec goût.

Je les signale donc à cause de leur bon marché, 10 fr. 75, et de leur valeur artistique. C'est au vol que j'admire encore des stores, des paravents, des écrans, et j'arrive aux tissus, aux robes de chambre japonaises, expédiées par ballots et aussitôt vendues que déballées. C'est que la mode a bon goût et qu'elle a compris quels charmants déshabillés feraient ces tissus façonnés et brodés disposés en robe de forme japonaise par les *couturières* ou *couturiers* de Yedo, etc.

Cette forme est toute droite, vague, avec de grandes manches carrées ne conservant d'ouverture que ce qu'il faut pour passer la main. L'une est en crepe de Chine bleu pâle jaspé blanc, avec fleurs brodées en soie de couleurs dans le genre des écrans de main; une autre en gaze de Chine blanche, sur laquelle courent des dessins d'arrangement fantastique, une troisième en broché de Chine noir et une quatrième en satin de Chine. Dire à laquelle donner la préférence serait difficile, car toutes sont également jolies. Et maintenant, veut-on savoir quels partis l'on tirera de la robe japonaise, après l'avoir portée l'été? On fera en la ouatant une sortie de bal ou de théâtre, une tunique pour soirée, une chaise longue, des chaises volantes, des pouffs, et cela, grâce à la coupe droite sans le biaisé.

Il nous reste à engager nos lectrices à ne pas oublier l'adresse de la maison Japonaise, quand ce ne serait que pour aller admirer ces mille bibelots qui sont très-aimablement montrés par leur intelligente propriétaire.

Nous vous avons déjà parlé, mesdemoiselles, de la maison Poivret, 61, rue Montorgueil, où l'on trouve d'excellentes chaussures à des prix raisonnables. La chaussure courante cousue, celle qui n'a rien de commun avec les fantaisies, s'y vend aussi bon marché que la chaussure clouée; elle est solide, bien faite, et les collégiens et les enfants, que nous défions de les user tout de suite, y trouveront toutes leurs pointures. A côté de ces bottines et des souliers usuels, nous trouvons les bottes fines, les souliers de fantaisie, élégants piqués de soie, à talon Louis XV; des souliers de maison, coquets et charmants, ornés de nœuds et de boucles, de boutons et de barrettes.

Voici les prix de quelques chaussures de luxe: nous commencerons par signaler pour les jeunes filles et les jeunes femmes qui montent à cheval,

— pour les amazones — la botte écuyère molle, en chevreau mat, à revers de chevreau blanc et à talon Louis XV, qui coûte 80 francs.

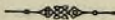
Pour la ville, la demi-botte en chevreau glacé, piquée en soie blanche à points découverts à 25 fr., et 29 francs à talon Louis XV. Le même genre sans être à points découverts coûte 20 fr. et 23 fr. à talon Louis XV.

Le soulier Marion Delorme en chevreau glacé brodé et piqué, l'intérieur en chevreau rose, étoile en acier fin, coûte 16 francs; avec talon Louis XV 22 francs.

Le soulier à barrettes brodées, patte Charles IX, intérieur chevreau rose, 16 fr. 50. Le soulier Richelieu, en chevreau glacé, découpé à jours, avec œillets brodés en soie blanche, 15 fr. 50; il se porte à la ville en toilette simple ou habillée.

Un soulier pantoufle en satin français demi-cambré, avec talon, garni d'un biais et d'un nœud de faille, coûte 7 fr. 50.

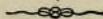
Nous pouvons assurer à nos lectrices qu'elles trouveront chez M. Poivret tous les genres de chaussure forte, fine, de ville et de soirée, pour grandes personnes, fillettes, garçonnets et enfants. Demander le catalogue et, pour plus amples renseignements, écrire directement à l'adresse donnée.



LEÇON DE COIFFURE



Peignez tous les cheveux à la chinoise et attachez le tout ensemble sur le sommet, en laissant libre de chaque côté des tempes, une mèche descendant un peu bas sur le cou, fig. 1 représentant la mèche A B. Séparez ensuite la mèche en deux parties, nouez ces mèches 1 et 2 avec la mèche 1 qui est celle en bas de l'oreille. On fait la moitié d'un 8 mou sur le côté de la tête au-dessus de la mèche B. Avec la mèche A, faites un catogan un peu tourné mollement sur le cou, placez un petit pouf sur le front, fig. 2, avec la mèche 2 de côté, faites une coque sur le cou, et placez quelques boucles C sur le sommet de la tête, fig. 3; faites avec les boucles placées sur le sommet des coques en tous sens, en laissant apercevoir les pointes de frisures; placez un petit pouf de marteau tout à fait sur le sommet de la tête, fig. 4.



EXPLICATIONS DES ANNEXES



GRAVURE DE MODES N° 4162

Toilettes de M^{lles} Vidal, 104, rue de Richelieu.

Modes de la maison Coutot, 43, avenue de l'Opéra.

COSTUME DE FILLETTE

Des magasins de la Paix, rue du 4 Septembre, 23-27.

Première toilette. — Robe en grenadine à bouquets Pompadour sur fond prune, garnie dans le bas d'u-

plissé de faille prune, surmonté d'un petit volant de grenadine. — Tablier-écharpe, bordé d'un plissé de dentelle lamée; traîne unie, un peu ample, plissée sous la basque du dos, ramenée de côté et fixée au tablier par une rangée de petits boutons dorés; plissé de dentelle dans le bas. — Corsage ouvert (voir la planche de patrons de ce mois) en grenadine Pompadour, orné à l'encolure d'une chiorée effilée en faille prune et mais gilet long découpé à crêpeaux; basque du dos décou; pée également et garnie d'un double rouleauté mais et prune; les petits côtés dépassent à peine la taille et se perdent sous l'éventail formé par les plis de la traîne; manche mi-bouffante capotée en haut et en bas; parement plat à pointe, remontant légèrement sur la manche. — Chapeau de paille d'Italie orné de feuillage d'églantier teinté; cache-poigne de feuillage sous le bavolet; dessus, nœud en faille prune et mais et bouquet de primevères.

Deuxième toilette. — Costume court en cachemire d'été *cendre rosée* et faille noisette; le jupon, ras de terre, est bordé d'un plissé de cachemire brodé en soie de nuance pareille; tunique drapée, fermée en travers devant, sous un large revers de faille. Lé de derrière plissé, arrondi dans le bas et garni d'un plissé brodé; un pan de cachemire et un de faille s'enroulent l'un dans l'autre par-derrière. Corsage à basque unie, orné, de chaque côté du dos, d'une quille plissée brodée en soie descendant de la taille au bord de la basque; devant, brandebourgs en faille. — Chapeau *Marie-Stuart* en paille de riz, la pointe un peu de côté; revers de velours noir; dessus, touffe de myosotis et flot de petit ruban de satin blanc rejeté en arrière.

Costume de fillette. — Jupe et polonaise en toile rose; le dos, plissé, se prolonge en un pan carré tombant sur la jupe; broderie blanche bordant de chaque côté le dos plissé et encadrant le pan carré; devant, depuis l'encolure jusqu'au bord de la polonaise, pli double orné de chaque côté d'une broderie; dans le bas, garniture brodée également. Col rond avec garniture brodée. (Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 juillet.)

PLANCHE DE TRAVAUX

1^{er} CÔTÉ

POUFF MAURESQUE, détail du carré en appliques sur drap.

ENLACEMENT DES ARABESQUES, carré complet réduit.

GRAND TERMINÉ, avec macaron. (Voir pour ce travail l'explication et les croquis page 3 du cahier de ce mois).

POUFF MAURESQUE, tapisserie par signes, modèle de

madame Bourdon, 1, boulevard des Italiens (ci-devant passage des Princes). Voir la même explication, ce meuble s'ornant indifféremment avec l'un ou l'autre; pour les nuances de la tapisserie, consulter le petit croquis colorié.

2^e CÔTÉ

ROBE DE BAPTÊME, guipure Richelieu, modèle de la maison Jardin, 83, rue de Rivoli. Le devant de cette petite robe est princesse; on taillera donc le devant et le tablier n° 2 en un seul morceau, après avoir réuni les deux patrons de B à G. La garniture forme bretelle, descend sur le côté et tourne au-dessus du plissé dans le bas.

PETITE PLANCHE COLORIÉE

CROQUIS DES NUANCES du carré en tapisserie par signes pour le pouff mauresque; ces mêmes teintes pourront être employées pour le modèle en appliques.

PAYSAGE

(PROCÉDÉ PANTOTYPIQUE).

ÉTUDE AUX DEUX CRAYONS. — Les Quinze Chênes, près le Havre.

SEPTIÈME CAHIER.

Fond en velours frappé. — Leçon de coiffure — Jupon — Chemise avec poignet décolleté en carré — Entre-deux — Pouff mauresque — Couverture tricotée — Costume court en batiste — Costume en toile écruée — Bain de mer — Costume de bain pour enfant — Costume pour bain de mer, tunique à dos cintré — Dentelle lacet et crochet — Cache-pot — Bottines pour bain de mer.

PLANCHE VII.

1^{er} CÔTÉ.

CORSAGE PREMIÈRE TOILETTE, gravure n° 4162.

BAIN DE MER, costume page 7 (cahier de juillet).

2^e CÔTÉ.

JUPE COURTE, costume en batiste, page 7.	} cahier de juillet.
COSTUME DE BAIN, pour enfant, page 7.	
CHEMISE AVEC POIGNET, décolletée en carré page 2.	

On trouvera dans ce numéro un alphabet qui aurait dû être dans le numéro de Juin. — Cet alphabet a déjà été envoyé à toutes les personnes qui nous l'ont réclamé; ces personnes en auront donc deux exemplaires, nous les prions de les garder tous les deux.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY.

à ce sujet : j'ai fait de brillantes études ; j'ai toujours obtenu les premiers prix de mes classes et les boules blanches à tous mes examens. Je commence à être classé parmi les savants, hélas ! oui, hélas ! car il est certain que les savants manquent absolument d'esprit, d'imagination, d'originalité. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourquoi donc ai-je appris tant de choses !...

« Il n'en est qu'une, cependant, une seule qu'il soit important de bien savoir... et il me semble que je la saurai sans l'avoir apprise :

« C'est... aimer !

« Oh ! madame, comme je l'aimerais, la femme de mes rêves ! c'est-à-dire la jeune fille simple, bonne et pieuse, élevée à l'ombre du foyer, dans l'épanouissement des vertus domestiques ! Avec quelle fierté je lui ferais, de mon amour, un rempart contre l'adversité ! De mon bras, un appui tout le long du voyage !... Je ne suis pas riche et je ne voudrais pas qu'elle le fût, parce qu'il me semble humiliant pour un homme de devoir la fortune à sa femme. Mais quand le pain quotidien est assuré, quand on a dans les mains de quoi faire l'aumône, que faut-il de plus ? Le travail et

l'amour, voilà les seules richesses appréciables. Nous travaillerons ensemble ; nous nous aimerons et nous serons heureux ! heureux, grâce à vous, madame, qui nous aurez donnés l'un à l'autre !

Je supprime la fin trop flatteuse pour moi. Dis donc, Jeanne, si je t'expédiais, en grande vitesse, mon savant admirateur ?...

Et maintenant, ma chérie, ce n'est pas pour le seul plaisir de te taquiner que je te communique ces missives *très-authentiques* : sous leurs allures plus ou moins sérieuses, bouffonnes ou brutales, que d'enseignements ne contiennent-elles point pour les mères et pour les filles d'aujourd'hui !... Qu'elles les méditent... elles y trouveront le mot de plus d'une énigme, la solution de plus d'un problème douloureux. Il s'ensuivra peut-être quelque résolution généreuse, quelque réforme salutaire... et le résultat final pourra bien être la diminution du nombre effrayant des vieilles filles et l'accroissement des ménages heureux. Ainsi soit-il !

TA FLORENCE.

LOGOGRIPE

De la rose je suis ou l'aïeule ou la mère ;
Ma vie est encor plus que la sienne éphémère :
Fleurissant sur la haie, on me voit au printemps
Rendre les chemins verts encor plus souriants ;
Mais combien peu de temps doit durer ce sourire ?
Je m'effeuille bientôt au souffle du zéphyre !

- Je produis un oiseau de vol audacieux ;
- Un esprit, l'ornement, le messenger des cieux ;
- Un rustique métal ; — un pur et doux breuvage ;
- Ce qui dans le miroir reflète votre image ;
- La langue de l'Église et des anciens Romains ;
- Un mal dont on guérit en prenant quelques bains.
- Peut-être sur mon œil verrait-on une taie ;
- Je n'en reste pas moins toujours agile et gaie ;
- Je chasse volontiers les habitants des bois ;
- Et, si je veux jouer, je gagne chaque fois.

MOSAÏQUE

L'historien de Thou attribue la dureté du caractère de Charles IX à sa passion pour la chasse, au plaisir qu'il prenait à maltraiter les animaux.

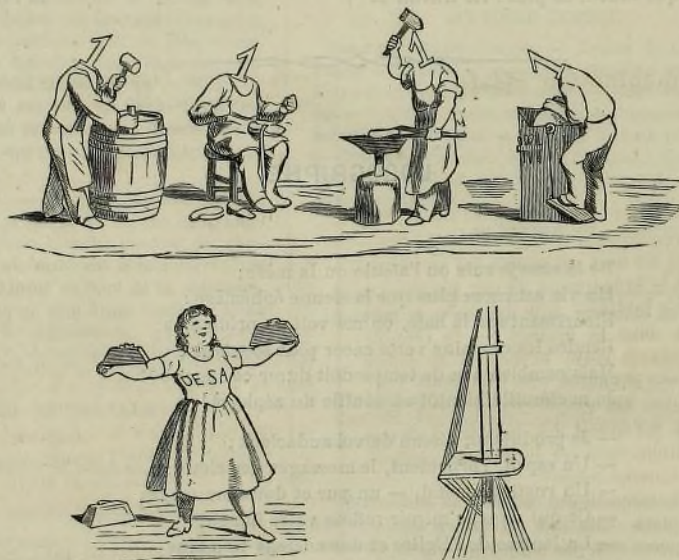
J'ai passé par toutes les conditions, et après une exacte réflexion sur la vie, je ne trouve que deux choses qui puissent la rendre heureuse :

la modération des désirs et le bon usage de la fortune.

Saint-Evremond.

On citait devant l'astronome Leverrier ce mot de Lavoisier, sur l'existence de Dieu : « Je n'ai pas besoin de cette hypothèse. » Il répondit aussitôt : « Combien j'ai besoin de cette certitude. »

REBUS



Le mot du Logogriphe contenu dans le numéro de Juillet, est *Irénée*, où l'on trouve : *Irène* — reine — *Renée* de France, duchesse de Ferrare — *René* (le roi), père de Marguerite d'Anjou, reine d'Angleterre — *Nérée*, père des Néréides — *Énée* — Rien.

Explication du Rébus de Juillet : *Il faut toujours tendre à la perfection.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

8-2737 PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS PÈRE ET FILS, RUE AMELOT, 64.